



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B

819,872







MONNAIES

A LÉGENDES ARABES

FRAPPÉES EN SYRIE PAR LES CROISÉS

PAR

HENRI LAVOIX

CONSERVATEUR ADJOINT DU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



PARIS

JOSEPH BAER ET C^{ie}

LIBRAIRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS

2, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 2

—
1877

(C)

1715

.T9

h4

MONNAIES

A LÉGENDES ARABES

FRAPPÉES EN SYRIË PAR LES CROISÉS

I

Le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale possède un curieux volume. Il porte le numéro 17,803 du fonds latin. C'est un recueil de titres originaux et de copies de titres, dans lequel se sont glissées, il est vrai, quelques pièces douteuses, mais dont le petit nombre ne saurait infirmer ni la valeur, ni l'autorité de ces documents. Ce volume se compose, dans sa plus grande partie, d'engagements souscrits aux pays d'outre-mer par des Croisés à des banquiers italiens. Ces maisons de banque avaient leur siège principal, soit à

Gênes, soit à Florence, à Sienne ou à Plaisance, et leurs succursales en Chypre, en Egypte et en Syrie. C'est à ces compagnies que les chevaliers ont recours pour des emprunts, et c'est au nom de leurs gérants que les reçus sont signés par les emprunteurs. Sur trois cents pièces environ qui constituent ce recueil, nous avons compté près de deux cents billets à ordre; le reste comprend des mandats, des lettres de garantie et des lettres de circulation. Il nous est facile de saisir, par là, le système de crédit et de suivre le mouvement de l'argent pendant les guerres saintes.

Dans cette immense histoire des expéditions d'outre-mer, je ne prétends pas ouvrir et clore à cette place le chapitre des finances des Croisades. C'est une étude nouvelle dont l'importance sollicitera un jour, je l'espère, les recherches des savants, mais qui dépasserait et de beaucoup les limites de ce travail. Je me borne à une note à ce sujet: elle suffira, je pense, à indiquer l'intérêt de la question.

Le soldat des Croisades était peu prévoyant. Sans trop se rendre compte des dépenses du voyage, des frais de nolisation et des difficultés au point d'arrivée, il partait. Il marchait vers l'inconnu avec cette confiance que donne la foi et avec cet espoir qui naît de la vie aventureuse du soldat. Après avoir pourvu aux premiers besoins du départ, il attendait tout des événements. Lorsque notre Joinville prit la croix, il se rendit d'abord à Metz, où il laissa en gage *une grande foison de sa terre*. Le comte de Sarrebruck et lui, louèrent à frais communs à Marseille, un vaisseau pour eux et pour leurs gens. En débarquant en Chypre, leurs finances étaient presque épuisées, « Moi qui n'avais pas mille

» livres de rente en terre, je me chargeai quand j'allai
» outre-mer de moi dixième de chevaliers, et de deux
» chevaliers portant bannière; et il m'advint ainsi que,
» quand j'arrivai en Chypre, il ne m'était demeuré de
» reste que deux cent quarante livres tournois, mon
» vaisseau payé. A cause de quoi quelques-uns de mes
» chevaliers me mandèrent que si je ne me pourvoyais
» pas de deniers, ils me laisseraient. Et Dieu, qui ja-
» mais ne me faillit, me pourvut en telle manière que
» le roi, qui était à Nicosie, m'envoya quérir, et me
» retint à ses gages, et me mit huit cents livres dans
» mes coffres; et alors j'eus plus de deniers qu'il ne
» m'en fallait ¹, »

Mais le sire de Joinville était un personnage, et tous les chevaliers n'avaient pas, comme le sénéchal de Champagne, la bonne fortune de voir le roi venir à leur secours. Chacun se pourvoyait donc à sa façon une fois arrivé en Terre-Sainte. Les envois d'argent étaient rares, en raison même des difficultés du transport et des chances de la traversée. Pourtant on se servait parfois de ce moyen, ainsi que nous l'apprend une lettre de l'abbé de Ressons à Jean de Haumont. L'abbé confie à un chevalier, partant pour la Palestine, deux cents livres parisis que le porteur doit remettre aux pays d'outre-mer au destinataire. Cette somme provient des revenus de Jean de Haumont, touchés en son nom par l'abbé de Ressons.

« Nobili viro et karissimo militi Johanni domino de Haumont.
S., abbas de Ressons, salutem in Domino et paratam semper ad
ejus mandata voluntatem.

¹ Joinville, *Histoire de saint Louis*, édit. de M. Natalis de Wailly, p. 91.

Notum vobis facimus quod Guillelmo de Faiaco ipso uno militum ad transmarinas partes transfretaturo, ducentas libras parisienses vobis ultra mare tradendas commisimus. Que quidem ducente libre residue sunt denariorum per nos nomine vestro de terre vestre redditibus hucusque preceptorum, cum jam de dictis denariis in caput mensis Marcii proximo preteriti, Johanni Fabri, Rothomagensi mercatori, cujusdam obligationis vestre latori, trecentas libras turonenses vobis, ut apparuit, apud Nymocium in Chypro mutuatas reddiderimus. Pecunie nichilominus si vobis ad hoc opus fuerit, noveritis et noverint universi quod, ad mandatum vestrum, cuicumque litteras vestras afferenti summam, quam vobis mutuo accipere placuerit, indilate solveremus, sive de vestris denariis ex nunc in futurum nomine vestro persolvendo, sive etiam de denariis nostris propriis. De statu autem vestro quem semper prosperum esse speramus, quociens oportunum erit, nos certiores reddere velitis. Valeat nobilitas vestra. Datum anno gratie M° CC° quinquagesimo, mense aprili¹. »

L'argent est donc envoyé directement : mais ces expéditions du numéraire ne sont pas dans les habitudes ; elles forment exception. Les chevaliers plus avisés ou mieux conseillés, prennent du papier d'une maison de banque. « A. 1207. Simon Rubeus bancherius fatetur » habuisse L. 34 denariorum Januæ ex denariis 32 pro » quibus W^{ms} bancherius ejus frater debet dare in Palermo marcas octo boni argenti illi qui ei dabit hanc » cartam². »

C'est la lettre de change ; elle est rare. La lettre de crédit est commune. Je transcris avec plaisir cette noble lettre du connétable de Montmorency, que la volonté du roi Philippe retient en France, et qui, à défaut de son épée, met sa fortune au service de la guerre sainte.

¹ Ms. de la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 17,803, f° 89.

² Canale, *Storia di Genova*, tome III, p. 206.

« Ego Matheus, dominus Montis Morenciaci, Francie constabularius, notum facio universis presentes litteras inspecturis quod cum totam vitam et omnia bona mea ad deffensionem ecclesie sancte et ad expugnationem quorumlibet inimicorum ejusdem per totas mundi partes, pro posse meo, effundere firme et studiose velim, michi vero, de voluntate karissimi domini mei Philippi, illustris Francorum regis, a regno Francie discedere non liceat, committo vices meas in terra sancta Jherosolimitana, contra inimicos Crucis gerendas, karissimis dominis Radulpho de Marolio, cognato meo specialique super hoc meo procuratori, Johanni de Villeriis, Roberto de Hervileio, Guillelmo de Mileio, Radulpho de Vitreio, Johanni de Hedovilla, Guillelmo de Proseio, Henrico de Vendolio, Galtero de Betisiaco, Guillelmo de Savosia, militibus necnon armigeris et hominibus ipsorum, quos omnes ad expensas meas et vadia mea, hoc transmarino servicio durante, assigno et retineo. Et ad solucionem dictorum vadiorum faciendam, vel eciam, si opus fuerit, ad mutua quoque erga quaslibet personas, in partibus transmarinis, pro me et meo nomine, usque ad summam trium millium librarum turonensium contrahenda aut ad prestandum nominis mei garrandiam quibuslibet hominibus de feodo meo proprio ceu etiam hanoniensi ultra mare existentibus, pro quibuscumque mutuis sufficienter per eosdem privato nomine contrahendis, servata quidem clausula terre in manu mea posite, facio et constituo predictum meum specialem et certum procuratorem prefatum dominum Radulphum de Marolio, vel si ipsum mori aut alias deficere contingeret, duos quoslibet ex aliis militibus supra nominatis, per socios eorundem in solidum eligendos, promittens bona fide, me ratum et firmum habiturum quicquid per dictos procuratorem sive procuratores meos in predictis et circa predicta actum fuerit. In cujus rei testimonium presentes litteras sigilli mei munimine feci roborari. Actum Parisius, anno domini M° CC° nono decimo. Mense Marcio¹. »

L'engagement porte au dos le nom du banquier Cor-

¹ Ms. n° 17,803, f° 81.

sali qui l'a accepté. L'évêque de Paris, Maurice de Sully, répond lui aussi des dettes contractées par des chevaliers :

« In nomine Domini amen.

Ego Mauritius, Dei gratia Parisiensis episcopus, universis notum fieri volumus, quod cum per relationem quorundam fidelium ex Acconensibus partibus redeuntium audiverimus certis militibus nostris ad periculosum opus ecclesie orientalis defendende insudantibus et telis paganorum cotidie se obicientibus quam plura, ad militandum necessaria deesse. Cumque igitur super hoc ex officio nostro tales Christi commilitones tueri debeamus et eis deceat diligenter stipendia provideri, notificari curamus omnibus hominibus quod quicumque impenderit et dederit octingentas marcas argenti dictis militibus nostris, videlicet Radulpho de Argentolio, Willelmo de Roquencurt, Giloni de Versaliis, Petro de Runcorollis, Petro Mareschallo, Guidoni de Hedovilla, Guidoni de Condren, Thome de Brueriis, Bartholomeo de Brueriis, Petro de Vicinis, Galoni de Montegniaco, Rogero de Villadauroy, Roberto de Hanacurt, Petro de Liencurt, Willelmo de Bouvilla et Giloni de Grangia, de dictis octingentis marcis collationem factam sufficienter probans per nos Parisius indilate restaurabitur et super hoc ex debita caritatis observatione ad curam et diligenciam quam maximas omnes exhortamur. Actum Parisius anno incarnationis Domini M^o C^o XCI^o, episcopatus XXXI^o ¹. »

Je donne la traduction d'une lettre de Barthélemy, doyen d'Arras. Elle est datée d'Arras, et elle porte la date 1217 ;

« Sachent tous, que quiconque aura compté par chaque année aux gentilshommes ci-dessous nommés, partant pour Jérusalem et porteurs des présentes, savoir à Baudouin de Henchin, jusqu'à concurrence de cent cinquante livres parisis ; à Gui de

¹ Ms. n^o 17,803, f^o 69.

Hauteclouque, jusqu'à concurrence de cent trente livres; à Jean de Bouffles, jusqu'à concurrence de quatre-vingt-dix livres et à Pierre du Châtelet, jusqu'à la même valeur de quatre-vingt-dix livres, à chacun par chaque année, moi, à ce prêteur ou à son mandataire reconnu, qui m'apportera les lettres constatant l'obligation desdits seigneurs, je restituerai les sommes qu'il aura avancées auxdits seigneurs jusqu'à concurrence des valeurs ci-dessus énoncées, auxquelles sont estimés les revenus annuels des biens qui m'ont été commis par lesdits seigneurs¹. »

Si j'ai cité ce titre dans presque toute sa teneur, c'est qu'il nous donne la formule ordinaire des lettres de crédit; les pièces analogues se multiplient avec de légères différences dans les rédactions. Ces lettres sont signées, ou plutôt scellées, par les suzerains, par les hauts barons, par des évêques, ou par des notaires.

« Ego Rostagnus Paynus, publicus Massilie notarius, notum facio omnibus et testificor quod quicumque tradiderit in partibus transmarinis, nobilibus viris Geraldo de Boza, Berengario Vincentio, Raimundo Aigardo et Willelmo Gallardo, cuique eorumdem usque ad summam quinque et viginti marcharum argenti, ipse in dicta summa apud Massiliam per manus rectoris Massilie integre restaurabitur, prout amplius declaratur in generali plegiacionis magno instrumento, jussu et nomine predictorum rectorum publice confecto et in tribus transcriptis bulla plumbea capituli rectorum Massilie sigillatis redacto atque tradito communitati cruce signatorum in ipso designatorum. Ego autem, Rostagnus predictus, rogatu dominorum supranominatorum, ad maiorem ipsorum securitatem et commoditatem, hanc cartulam per manum meam factam signi mei munimine roboravi. Actum in capitulo rectorum Massilie anno incarnationis Domini M^o CC^o XVIII^o, Indictione V, VII^o Idus Maii². »

¹ Ms. n^o 17,803, f^o 11.

² Ms. n^o 17,803, f^o 78.

A défaut de ces lettres d'introduction, de ces garanties, le Croisé de la Terre-Sainte faisait directement emprunt au banquier. A Saint-Jean-d'Acre, un Rohan empruntait aux Pisans Eudes de Polpëio, Hervé Roselli et Guillaume de Haïa cent vingt marcs d'argent et donnait pour gages ses armes, ses chevaux, ses harnais et tous ses biens :

« Ego Alanus, vicecomes de Rohen, notum facio universis quod ego super conventionibus habitis de mutuo centum et viginti marcarum argenti inter karissimos meos Eudonem de Polpreio, Herveum Rossellum et Willelmum de Haiis et An-saldum Barbarum, Pisanum civem, me plegium constitui tali modo quod si prefati domini dictas conventiones in litteris eorumdem plenius contentas irritarent, ego prenotatam pecunie summam solvere tenerer, ad hoc obligans equos meos, mea que arma et arnesia et generaliter omnia bona mea. Actum apud Accon, in crastino decollacionis Sancti Johannis Baptiste¹. »

Ces sortes d'obligations étaient peu communes. Sans doute le prêteur les consentait difficilement, en raison du péril qu'encourait la dette. En ces temps de combats continuels, la mort du chevalier contractant pouvait survenir et l'effet souscrit restait en souffrance. La guerre jetait le plus grand trouble dans les transactions, et la créance qui semblait la plus sûre n'était pas toujours payée à l'époque dite. Le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, débiteur de la maison Luchino Corsali, priait par intermédiaires ces banquiers de lui accorder des délais pour les sommes dues à eux par lui. Le roi donne pour motif de ces retards que depuis longtemps il ne lui est pas venu de secours d'outre-mer :

¹ Ms. n° 17,803, f° 5.

« Luchino Corsali et toti ejus Societati J. Dei gratia Jerusalem rex, salutem et sinceram dilectionem. Cum sollicitudo commodorum vestrorum continua nos teneat, ad vos transmittimus nobiles et dilectos nostros Gobertum de Merceio, Renardum de B...io et Radulphum de Alimonte quibus cum venerint loquturis vobiscum negociis ...s satisfacere ut condecet vobis bonum et commodum erit cum nullum mutuum de interesse largius de restitutione vero certius vobis fuerit occurrendum ad garrantizandum de cetero predictorum dominorum convencionem si volueritis parati sumus de solucione autem ducentarum marcharum argenti de quibus vobis ad instans Pascha tenemur. Instanter vos rogamus ut nobis novum respectum usque ad proximum festum Omnium Sanctorum dare velitis, cum nobis, ut bene scitis, nullum adhuc auxilium ex ultramarinis partibus provenitum sit. Quod vero de hac requisicione nostra per vos resolutum fuerit, nos per ipsius nuntii relacionem certiores reddere velitis ut citius innotescat quid nobis ulterius sit agendum ¹. »

En général, le chevalier croisé faisait un billet. Cette obligation, souscrite au bénéfice du prêteur et de la société qu'il représente, était habituellement signée par quatre témoins, deux du côté de l'emprunteur, qui sont deux chevaliers de son pays ou de sa connaissance, deux du côté du banquier, italiens comme lui. Le prêt est à un an de date; le terme du remboursement est fixé d'ordinaire à Pâques, à l'Assomption ou à la Toussaint. Quel était le taux de l'intérêt? Je l'ignore : il se dissimule; sans doute il s'ajoutait à la masse du capital, et il se confondait avec lui dans le chiffre de l'obligation. Comme on poursuivait l'usure, elle se dérobaux poursuites. Le prêteur imposait cette complicité à l'emprunteur. Les endosseurs du billet répondaient de la somme, eux et leurs biens. Parfois, un certain nombre de chevaliers se

¹ Ms. n° 17,803, p. 114; pièce endommagée, rongée des vers.

réunissaient pour emprunter. Chacun signait à part une reconnaissance et contractait un engagement solidaire. Tous pour un, un pour tous.

« Notum sit omnibus presentes litteras inspecturis, quod nos Guelteneus de Brucco, Alanus de Ponte Briencii, Juhellus de Tramigo et Radulphus de Angulo, milites, mutuo recepimus a Bertono de Boscoro et ejus sociis, Pisanis civibus, centum et quinquaginta marcas argenti in festivitate omnium Sanctorum proximo ventura reddendas, promittentes bona fide, prestito juramento super missale, quod omnia dampna quæ occasione defectus solutionis dictæ pecuniæ prefatus Bertonus sustineret, eidem restitueremus integre. Actum apud Joppet in crastino festi beati Andree apostoli, anno Domini M^o C^o XCI^o ¹. »

Si l'un des signataires disparaît, le banquier a recours sur les garants qui restent. Un chevalier, Rufin de Varagne, meurt sur les bords du Nil, au service du roi, avant le jour où s'est faite la paye de l'armée : il doit soixante livres tournois ; la fête de Pâques, époque à laquelle est fixé le remboursement de la somme, est passée. Le créancier s'adresse alors à Ar. de Noerio qui a répondu pour lui ; il lui rappelle ses engagements personnels et le prie de ne pas laisser en souffrance la signature de Rufin de Varagne.

« Nobili viro ac domino Ar. de Noerio militi in salutem et devotum in omnibus famulatum. Cum bone memoriæ Rufus de Varagna, sicut audiveritis, mortuus fuerit in servicio domini regis juxta fluvium Nyli ante pagam que fiebat militibus dicti domini regis, propter quod habere non potuerit que sibi de suis stipendiis debebantur et ideo sexaginta libras turonenses quas nobis festo

¹ Ms. n^o 17,803, f^o 10.

Pasche nuper præterito redditurus erat,olvere non potuerit, ad vos, tanquam ad responsorem et debitorem per fidem vestram corporaliter prestitam constitutum, duximus per presentes litteras recurrendum, ut nobis, quam cicius, dictas LX libras persolvatis, loco dicti bone memorie, ita quod honorem vestrum et tam probi viri sicut defuncti animam perjurii reprehensionem nullo modo incurrere contingat ¹. »

Ce n'était pas encore assez de ces mesures. Pour plus de sécurité envers un débiteur dont le gage était difficilement saisissable, le banquier exigeait le plus souvent du chevalier la garantie de son suzerain. Elle était toujours donnée et, en cas de non paiement, le chevalier abandonnait ses biens. La terre répond toujours de la dette.

« Universis presentes litteras inspecturis.

Notum sit quod nos Robertus de Esnevalle, Colardus de Sancta Maria et Fulco de Orglandis, milites, mutuo recepimus a Luchino Corsali, Jacobo Aspirani et eorum sociis, januensibus mercatoribus, centum libras turonenses ad solutionem quarum in festo omnium Sanctorum ex proximo instante in annum faciendam nobilissimus dominus Matheus, constabularius Francie, mediante certo procuratore suo, per ipsum super hoc constituto, erga prefatos mercatores se obligavit si nos a dicta solutione deficere contingeret. Nos vero terram nostram in manu dicti domini constabularii ponimus tali modo, quod si a solutione predicta pecunie, ad prefatum terminum deficeremus, idem dominus constabularius predicta nostra terra fruatur usque ad perfectam debiti nostri restitutionem ². »

L'acte est du mois de septembre de l'année 1219.

¹ Ms. n° 17,803, f° 87.

² Ms. n° 17,803, f° 13.

Je dois à l'obligeance de M. Douët-d'Arcq la **commu-**
nication d'un titre appartenant aux Archives nationales
(Trésor des chartes, carton J. 441, pièce n° 5), et **que je**
transcris ici, en raison de son importance.

Universis presentes litteras inspecturis, Johannes de Bello-
monte, camerarius Francie, salutem in Domino. Notum sit om-
nibus quod cum dominus rex a Rosso Confilii, pro se et Scoto
Dominici, Bonencontre Guiton, Guicarini, Coencura Furnarii,
Martino Guillelmi, Bona gratia Ardemen et Bonacontre Escot,
sociis suis mercatoribus senensibus, michi fecit haberi mutuo
mille et quingentas libras turonenses, quod ipsis mercatoribus
reddere tenetur pro me idem dominus rex, ad Pascham proximo
venturam. Ego de debito illo in partibus Francie reddendo eidem
ad instantem Purificationem beate Marie ante dictam Pascham,
totam terram meam et omnia bona mea mobilia et immobilia spe-
cialiter obligavi, volens et concedens quod ego, et heredes mei,
si opus fuerit, compellentur per captionem et detentionem terre
mee et omnium bonorum meorum predictorum ad dictum debi-
tum in dicto termino Purificationis, plenarie persolvendum. In
cujus rei testimonium sigillum meum duxi presentibus appo-
nendum. Actum in castris juxta Cesaream, anno Domini M° CC°
quingentesimo primo, mense Junio.

Comme presque toutes les lettres de garantie réunies
dans ce recueil se rapportent à la croisade de saint Louis,
la plus grande partie de ces actes portent le sceau du
comte d'Artois, du duc d'Anjou, du comte de la Marche,
du comte de Poitiers et du roi. Je multiplierais inu-
tilement les citations. Les noms varient, les formules
restent toujours les mêmes. Résumons : le prêteur a la
signature du chevalier, avec caution du suzerain, qui
est couvert par la terre qu'on lui abandonne, comme
gage hypothécaire.

Malgré tant de précautions la créance courait encore les plus grands dangers : une lettre du roi saint Louis, datée de Césarée, et adressée aux prudhommes et à la communauté des Génois dans les pays d'outre-mer, est bien curieuse à ce sujet. Une galère du roi s'est emparée d'un pirate et a saisi sur ce vaisseau cent vingt obligations signées par des chevaliers aux marchands Génois. Le roi rend les lettres à qui de droit. Mais d'après l'avis de son conseil, sur ces cent vingt billets, il en retient cinquante-cinq qui déjà ont été payés. Le roi a recueilli sur ce fait le témoignage et la parole des intéressés ; saint Louis avertit les marchands qu'ils auraient évité cette contestation s'ils s'étaient conformés à la règle, en enlevant des obligations acquittées le sceau de l'emprunteur, et il les rappelle à ces conventions qui, négligées, peuvent porter le plus grand préjudice aux intérêts des contractants.

« Ludovicus, Dei gratia Francorum Rex, prudentibus viris consilio et Communitati Civium Januensium citra mare existencium salutem et dilectionem sinceram. Vobis notificare volumus quod cum centum et viginti paria litterarum aliquibus de dicta communitate vestra civibus per nos ipsos pro tribus paribus et per quosdam milites, armigeros aliosque cruce signatos pro residuis obligatarum in quodam pyratice vase per galeas nostras nuper capto reperta fuerint, nobisque per dilectum et fidelem nostrum magistrum balistariorum tradita ad vos ipsa destinamus restituenda. Nos vero prudentum virorum consilio de dictis centum et viginti litterarum paribus quinquaginta quinque retinuimus, sicut vana, cum super ipsis secundum quorumdam fide dignorum relationem et omni necessaria probatione diligenter coram nobis facta apparuerit jam predictis civibus fuisse plene et integre satisfactum, quod melius et ex eorumdem civium parte justius probatum de facto fuisset per debitam cancellationem sigillorumve

sublationem, prout in talibus decet et expresse conventum extitit. Vobis igitur mandamus quatinus circa hoc tantam curam apponatis et cum ex tali indebita negligentia, prout per hunc proximum casum intellexeritis, multa prejudicia suboriri possint taliter super predictis vos in futurum habeatis quod vestram observanciam possimus merito commendare ac vobis exinde debeamus scire grates. Datum in castris juxta Cesar. Palest. anno Domini M° CC° L° primo, mense Augusto ¹. »

Nécessairement le roi et les chefs d'armée qui tenaient à leur solde un grand nombre de chevaliers avaient des comptes ouverts très considérables dans les maisons de banque de Gênes, de Pise ou de Sienne, établies sur les places principales de Chypre, d'Égypte et de Syrie. Les mêmes noms de prêteurs italiens reviennent sans cesse dans ces obligations. Ce sont les Conti de Pise, Rosso Consilii de Sienne, Catano, Dominici, Amadei, Tarigo, Lazare Devinelli et son associé Luchino de Suzaro, Antoine Coxola, Agabito de Gazolo, Simon de Saulo, Odo Pancia, Lanfranc de Lizzorio, Guillaume Boccane-gra, Manfred de Coronato, tous marchands de Gênes. En voyant se répéter sans cesse ces noms dans ces actes, il est impossible de ne pas conclure que les chefs de la croisade avaient leurs banquiers attitrés. A Damiette, le génois Bonfils de Porfan, *faisait*, c'est le terme, pour le comte d'Anjou ; à Saint-Jean-d'Acre, Guillaume Boccane-gra, pour le comte de Poitiers, lequel avait aussi pour banquiers à Damiette Nicolaï et Pancia. J'en passe, et de ceux de Jaffa, de Césarée et de Tripoli. Ces marchands italiens, vénitiens, pisans, génois, ces maîtres de la mer se sont emparés de tous les points de l'Orient ;

¹ Ms. n° 17,803, f° 115. Pièce originale avec le sceau royal en cire blanche et le contre-sceau à la fleur de lys.

ils y font des profits immenses, ils trafiquent de tout, de la victoire et de la défaite et lorsque les royaumes chevaleresques sortent épuisés des guerres d'outre-mer, l'Italie se lève alors pleine de force et de puissance, enrichie par l'argent des croisades.

Les Italiens avaient été, au ^{xii}^e siècle, les banquiers de Philippe-Auguste et des rois d'Angleterre. Au siècle suivant, ils avaient plus que jamais le maniement des capitaux des guerres saintes et leurs caisses faisaient des avances aux armées des comtes et du roi. Si un chevalier se présentait avec des lettres scellées de son suzerain, le banquier de Gênes ou de Pise payait sur son reçu ; il soldait aussi les gages en retard et faisait droit aux réclamations légitimes des Croisés.

« Gie, Johans de Bouchet, chevaliers, fais à savoir a touz ceus qui ces présentes letres verront, que gie ai receu de Bonfiz de Porfan, marchaant de Gienes, faisant por mon Seignor li cuens d'Anjou, IV cenx livres de tournois por sis mois dou servise nostre seignor que gie ai fait en ceste sainte terre, moi tierz de chevaliers, einsi com mon diz seignor li cuens feist marchie o moi des quieux deniers gie me sui tenuz por contens et paiès et les ai quictez à mon dit seignor et au dit Bonfiz en tant com mester en seroit et ausi les lor ont quictez mes deux bachelers, c'est à savoir Johans Dou Parq et Guillaume Portebelze, chascun por suen fait. Et au dit Bonfiz gie en ai donné cestes présentes lettres séeelées de mon seau. Ce fu fait devant Damette en l'an nostre Seignor mil CC et quarante et nuef, le jor de la feste saint Remi ¹. »

Pour répondre aux dépenses considérables occasionnées par la solde et le ravitaillement d'une nombreuse armée, le roi saint Louis avait ses banquiers à Chypre, à

¹ Ms. n° 17,803, f° 47.

Damiette et en Palestine. Autorisées par le roi, ces maisons payaient sur reçu à qui de droit :

« Excellentissimo domino suo Ludovico, Dei gratia Francorum regi, Guillelmus de Salione et Hugo de Burdigala, milites. salutem et paratum in omnibus servitium. Excellencie vestre significamus quod cum nobis dedissetis in mandamentum per patentes vestras litteras ut nos garnisoni militum, armigerorum et servientium ad sumptus vestros in castro peregrino commorantium, sua gagia usque ad octavam beati Dyonisii proximo preteriti pagari faceremus et ad pagam ipsorum faciendam, pecuniam non haberemus, nos ab Opecino Marihono, Januensi cive, latore presentium, quingentas et viginti libras turonenses mutuo recepimus, quarum solucionem per excellentiam vestram dicto civi indilate ordinandam promisimus et in testimonium recepte pecunie presentes litteras sigillis nostris sigillavimus ¹. »

L'acte est de 1251.

A Césarée, la Compagnie Jean Simonis et Gaspard Cocerel répondait pour les intérêts du roi ; à Saint-Jean-d'Acre et à Damiette, le roi avait pour banquiers le génois Larcario et cette puissante société de marchands avec laquelle saint Louis avait traité pour le transport de ses troupes en Orient, qui lui avaient fourni de nombreux vaisseaux et dont les caisses facilitaient les mouvements d'argent nécessaires à l'armée royale².

Lorsque Louis IX quitta la Terre-Sainte, il laissa une centaine de chevaliers sous le commandement de Geoffroy de Sargines. Les sommes remises au départ entre les mains du chevalier s'épuisèrent bien vite. Geoffroy fit appel au roi de France qui l'autorisa à emprunter en

¹ Ms. n° 17,803, f° 54.

² A. Jal, *Mémoires sur quelques documents génois*, p. 18, note 1.. (Extrait des *Annales maritimes et coloniales*, mai 1842.)

son nom quatre mille livres tournois. Quelque temps après, il fallut que saint Louis lui ouvrît un nouveau crédit ; cette fois on s'adressa à une société de banquiers de Sienne dont les opérations se faisaient en Italie, en France et en Palestine. Elle avait pour chef Roland Bonseigneur, qui était aussi banquier du Pape et que Clément IV tenait en grande estime. Les chevaliers du Temple chargés de négocier le premier emprunt, s'étaient adressés avec succès aux marchands de Plaisance¹.

C'étaient de grands manieurs d'argent que ces chevaliers du Temple. Ils furent avec les Hospitaliers les caissiers des Croisades. Le roi d'Angleterre leur avait confié les sommes les plus considérables. C'est ce que nous apprend Jacques de Vitry :

« Sane hoc inter cœtera nullatenus silendum censemus quod rex Anglorum Henricus pecuniam multam apud Templarios et Hospitalarios dudum congesserat : qua, et Tyrus defensa, et cœtera negotia regni utiliter expedita. Hanc autem pecuniam Rex magnificus, pia et necessaria provisione, in Terræ subsidium, per multos annorum circulos, Jerosolymam transmiserat : cujus summa, ut dicitur, in triginta millia marcarum excrevit². »

En ces temps de luttes perpétuelles où les caisses de l'armée pouvaient facilement tomber aux mains de l'ennemi, les Templiers se chargeaient des dépôts et en répondaient aux dépositaires. On se souvient du passage de Joinville à propos de la rançon de saint Louis. Les ressources du roi étaient épuisées et il lui manquait en-

¹ V. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, IV^e série, IV^e vol. *Emprunts de saint Louis en Palestine et en Afrique*, par M. G. Servois.

² Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 1153.

core trente mille livres pour compléter la somme exigée. Joinville conseilla à saint Louis de les demander au commandeur et au maréchal du Temple. « Le roi les » envoya quérir et le roi me dit que je le leur disse. » Quand je le leur eus dit, frère Etienne d'Otricourt, qui » était commandeur du Temple, me dit ainsi : « Sire de » Joinville, ce conseil que vous donnez n'est ni bon, » ni raisonnable; car vous savez que nous recevons les » dépôts en telle manière, que par nos serments, nous ne » les pouvons délivrer excepté à ceux qui nous les bail- » lent. » Il y eut assez de dures paroles et d'injurieuses » entre moi et lui. Et alors frère Renaud de Vichiers, » qui était maréchal du Temple, prit la parole et dit » ainsi : « Sire, laissez aller la dispute du seigneur de » Joinville et de notre commandeur; car, ainsi que » notre commandeur le dit, nous ne pourrions rien » bailler que nous ne fussions parjures. Et quant à ce » que le sénéchal vous conseille que, si nous ne vou- » lons vous en prêter vous en preniez, il ne dit pas là » une bien grande merveille, et vous en ferez à votre » volonté; et si vous prenez du nôtre, nous en avons » bien assez du vôtre en Acre pour que vous nous dé- » dommagiez bien. » Je dis au roi que j'irais, s'il le » voulait; et il me le commanda. Je m'en allai vers une » des galères du Temple, la maîtresse galère; et quand » je voulus descendre dans la sentine de la galère, là » où le trésor était, je demandai au commandeur du » Temple qu'il vînt voir ce que je prendrais; et il ne » daigna pas venir. Le maréchal dit qu'il viendrait voir » la violence que je lui ferais. Sitôt que je fus descendu » là où le trésor était, je demandai au trésorier du Tem- » ple, qui était là, qu'il me baillât les clefs d'une huche

» qui était devant moi ; et lui, qui me vit maigre et dé-
» charné de la maladie, et avec l'habit que j'avais en
» prison, dit qu'il ne m'en baillerait pas. Et j'aperçus
» une coignée qui était là à terre ; et alors je la pris et
» dis que j'en ferais la clef du roi. Quand le maréchal vit
» cela, alors il me prit par le poing et me dit : « Sire,
» nous voyons bien que c'est violence que vous nous
» faites, et nous vous ferons bailler les clefs. » Alors il
» commanda au trésorier qu'on me les baillât ; et quand
» le maréchal eut dit au trésorier qui j'étais, il en fut
» tout ébahi. Je trouvai que cette huche que j'ouvris
» était à Nicolas de Choisi, un sergent du roi. Je jetai
» dehors ce que j'y trouvai d'argent, et allai m'asseoir
» à la proue de notre vaisseau, qui m'avait amené. Et
» je pris le maréchal de France et le laissai avec l'ar-
» gent ; et sur la galère je mis le ministre de la Tri-
» nité. Le maréchal tendait l'argent au ministre sur la
» galère, et le ministre me le baillait sur le vaisseau là
» où j'étais. Quand nous vinmes sur la galère du roi,
» je commençai à crier au roi : « Sire, sire, regardez
» comme je suis garni ¹. »

Les Templiers ne se contentaient pas de ce rôle de consignataires : leur maison faisait aussi la banque ainsi que nous le voyons par une charte des Archives nationales, dans laquelle Blanche de Bourbon reconnaît avoir reçu des Templiers, à l'instance du roi saint Louis, une somme de 3,750 livres tournois. (A. 1249.) Mais en général les chevaliers du Temple se bornaient au rôle de caissiers : il arrivait parfois qu'ils niaient le dépôt. A Saint-Jean-d'Acre , Joinville leur confia quatre cents

¹ Joinville, p. 253.

livres. Quand le sénéchal envoya chercher quarante livres pour ses dépenses, le commandeur lui répondit qu'il n'avait pas d'argent à lui et qu'il ne le connaissait pas. Joinville porta alors ses plaintes au maître du Temple qui s'émut fort et le pria de se désister de cette demande. « Sinon, je ne vous aimerai plus, lui dit-il, » car vous voulez faire entendre que nos frères sont des » larrons. » Et je lui dis que je me désisterais pas, s'il » plaisait à Dieu. Je fus quatre jours en ce malaise de » cœur, comme celui qui n'avait plus du tout de deniers » à dépenser. Après ces quatre jours, le maître vint à » moi tout riant, et me dit qu'il avait retrouvé mes deniers. Pour la manière dont ils furent trouvés, ce fut » parce qu'il avait changé le commandeur du palais et » l'avait envoyé à un bourg qu'on appelle Séphouri ; et » celui-là me rendit mes deniers¹. »

Pour bien comprendre la nécessité des établissements de banque pendant les Croisades, il faut se rendre compte à son début d'une de ces guerres saintes et la suivre dans sa marche. L'excellent livre de M. Riant nous facilite singulièrement ce travail et nous n'avons plus qu'à résumer quelques pages de l'*Expédition des Scandinaves en Terre-Sainte*. Le clergé impose lui-même ses revenus en faveur des Saints-Lieux ; les subsides sont votés et la perception s'organise d'une façon régulière sur les biens ecclésiastiques. Des collecteurs sont choisis ; ils parcourent le pays et lèvent dans chaque paroisse les dîmes et les vingtièmes ; l'argent est rapporté au siège épiscopal, et l'évêque donne quittance au collecteur. Après deux ou trois années, les sommes

¹ Joinville, p. 275.

centralisées s'élèvent à un chiffre important. Les légats arrivent de Rome, munis de leurs pouvoirs. Ils vérifient les comptes; ils donnent main-levée aux évêques des sommes perçues et ils prennent en charge le produit des subsides. Venu de partout l'impôt est en majeure partie soldé en monnaie de cuivre qu'il faut changer contre de l'argent : cela fait, le produit des collectes est expédié à des maisons de banque italiennes, ou pour plus de sûreté encore, les banquiers font toucher ou vont toucher les sommes dans les contrées où elles ont été recueillies. L'argent est aux mains du Pape : le Souverain-Pontife l'expédie dès-lors aux pays d'outre-mer, soit par la voie des chevaliers du Temple ou de l'Hôpital, soit par le moyen des maisons de banque : on le distribue aux Croisés; il subvient aux besoins du roi de Jérusalem ou de Chypre, à ceux des Templiers et des Hospitaliers. Il paie en grande partie l'armement des vaisseaux de transport et la solde des troupes auxiliaires. Le plus souvent les subsides du clergé sont déposés entre les mains des chefs de la Croisade.

Quand saint Louis, de séjour à Saint-Jean-d'Acre, mit en délibération son retour en France, Gui Mauvoisin fut chargé, au nom des frères du roi, des barons et du comte de Flandres, de dire au roi quel était l'avis du conseil. Gui Mauvoisin opina pour le départ; le roi interrogea ses frères, le comte de Jaffa et le légat du Pape, qui tous furent du même avis. Joinville parla le quatorzième; son sentiment fut absolument contraire à celui des préopinants. « Le légat me dit tout fâché : « Comment pourrait-il se faire que le roi pût tenir la » campagne avec aussi peu de troupes qu'il en a ? » Et » je lui répondis aussi d'un air fâché, parce qu'il me

» semblait qu'il me le disait pour me piquer : « Sire, je
» vous le dirai, puisqu'il vous plaît. On dit, Sire, je ne
» sais si c'est vrai, que le roi n'a encore rien dépensé
» de ses deniers, mais seulement des deniers du clergé.
» Donc, que le roi dépense ses deniers, et que le roi
» envoie quérir des chevaliers en Morée et outre-mer ; et
» quand on entendra dire que le roi donne bien et lar-
» gement, les chevaliers lui viendront de toutes parts,
» et par là il pourra tenir la campagne pendant un an,
» s'il plaît à Dieu ¹. »

On sait comment saint Louis se détermina, contre l'opinion de tout son conseil, à rester en Palestine et comment il remercia Joinville d'un avis si librement donné.

Les deniers du clergé, pour me servir de l'expression de Joinville, supportaient donc une grande partie des dépenses des Croisades : nous pouvons nous rendre compte par quelques lettres du Pape Honoré III ² de l'importance des sommes recueillies par le Saint-Siège dans toute la chrétienté et envoyées par ses soins, en Terre-Sainte. Ce sont, en général, les Templiers, les Hospitaliers et les ordres militaires qui sont chargés du transport du numéraire provenant des dixèmes et des aumônes.

J'emprunte à la *Patrologie* de Migne (tome CCXVI, col. 37 et 38), cette lettre du Pape Innocent III, adressée au patriarche de Jérusalem et au grand-maître de l'ordre du Temple, l'an 12 de son pontificat (1209) :

« Ecce mittimus vobis per dilectum filium Joannem de Sam-

¹ Joinville, p. 283.

² Michaud, *Histoire des Croisades*, tome III, p. 642.

bucco fratrem Hospitalis Jerosolymitani, hospitalis sancti Basili
bis mille ac ducentos et sex obolos et dimidium inter novos, ve-
teres, atque duplices, novem Skifatos, septem marabutinos, et
præterea in Skifatis et auro fracto ad pondus Romanum uncias
octoginta ; quæ videlicet omnia summam octingentorum quin-
quaginta librarum Proveniensium senatus attingunt, discretioni
vestræ per apostolica scripta mandantes quatenus ea in necessi-
tatibus Terræ Sanctæ, prout melius expedire videritis, expen-
datis, habentes prædictum fratrem in Domino commendatum,
et eum ad domum suam, cui satis esse noscitur necessarius,
quantocius potueritis remittentes. Tantumdem etiam assignari
fecimus magistro et fratribus Aventini, qui per nuntium suum
debent illud vobis similiter destinare. Misimus quoque vobis anno
præterito per Templarios summam auri mille librarum Prove-
niensis monetæ valentem, de qua nullum adhuc habuimus res-
ponsum a vobis. Disponimus, etiam mittere vobis per Hospitala-
rios et Templarios mille quadringentas marcas argenti, cum con-
silio vestro et nobilis viri Joannis Brenen comitis, cum ad vos,
Deo duce, pervenerit, expendendas. Sed et electo Antiocheno
proposuimus pro necessitatibus suis pecuniam mutare, quam
ipse demum reddet pro necessitatibus Terræ Sanctæ.

Datum Laterani anno duodecimo. »

Le trésor du Pape, un trésor de guerre, ne s'épargne pas : fourni de toutes parts dans le monde chrétien, le numéraire s'unifie pour ainsi dire, pour faciliter les transports. Il se convertit en onces d'or, en marcs d'argent, en lingots ; c'est le moyen pratique, celui qu'emploient aussi les rois et les comtes. La conversion des espèces se fait dans le royaume : l'expédition des sommes s'opère en valeurs métalliques. Lorsque en 1250, Guillaume de Montléart, envoya au passage de mai, de l'argent au comte de Poitiers, son maître, le comte reçut 71 marcs d'or en *anfours*, en *oboles*, en *augustes* et en *perpres*, achetées 1684 livres 12 sols 6 de-

niers tournois et, en outre, 1850 marcs sterlings, dont la plus grande partie avait été changée en lingots¹. Une fois arrivées à destination, ces valeurs, espèces ou lingots, se convertissaient en monnaies en usage dans les pays d'outre-mer. M. de Vogué a cité un curieux passage de l'historien Raymond d'Agiles² : « Lorsque » la grande armée en marche vers Jérusalem, passa devant Tripoli, le 13 mai 1099, l'émir de cette ville acheta » la neutralité au prix de présents magnifiques, parmi » lesquels se trouvaient 15,000 pièces d'or sarrasines. » Le chroniqueur ajoute que chaque pièce d'or valait » 8 ou 9 sous de la monnaie des chrétiens et que les » pièces en usage dans l'armée étaient les monnaies du » Poitou, de Chartres, du Mans, de Lucques et de Melgueil. » Mais nous sommes au début des guerres saintes, la Croisade fait ses premiers pas, elle est concentrée jusque-là entre gens des mêmes contrées auxquels suffit l'argent familial du pays natal. Quand son action se développe, quand elle appelle à elle tous les peuples de l'Occident, quand elle les confond sur la terre qu'elle a envahie, quand elle mêle les vainqueurs aux vaincus, le numéraire particulier et à circulation restreinte ne lui suffit plus. Les grandes transactions ont commencé, les traités se sont ouverts ; il faut donc qu'une monnaie se crée, une monnaie locale, indépendante, répondant aux besoins généraux ; non la monnaie des Croisés, mais la monnaie des Croisades. Quel fut ce numéraire imposé par la nécessité, accepté à la fois par les chrétiens et par les musulmans ? Je touche ici au point le plus important de ce mémoire.

¹ *Revue numismatique*, 1847, p. 120.

² *Revue numismatique*, 1863, p. 303.

II

Un biographe arabe, Ibn Khallicân, dit : « Durant les
» trois années qui suivirent la conquête de Tyr, les
» Francs continuèrent à battre monnaie au nom de
» El-Amer ; mais au bout de ce temps, ils cessèrent de
» le faire¹. »

ولما ملكوا صور ضربوا السكة باسم الامر المذكور مدة ثلاث سنين ثم قطعوا ذلك

Les historiens arabes citent souvent les dinars de Sour (Tyr) الدنانير الصورية. Il est inutile, je pense, de relever ici tous les textes dans lesquels cette monnaie est mentionnée. Ibn El-Athîr raconte que Raymond, de Tripoli, se racheta moyennant cent cinquante mille dinars *soury* :
« Le comte Raymond, descendant de Sandjyl (Saint-Gilles), prince de Tripoli, avait été fait prisonnier par
» Nour-ed-Dîn, près de Harem, dans l'année 559 (1164).
» Il était resté captif jusqu'à la présente année où Saad-ed-Dîn le relâcha moyennant cent cinquante mille dinars, monnaie de Tyr, et mille prisonniers (musulmans)². »

¹ *Ibn Khallicân*, édition du Caire, tome II, p. 189.

² *Recueil des Historiens des Croisades* : Historiens orientaux, tome 1^{er}, p. 619.

Ibn El-Athîr nous a appris quelques pages plus haut que Nour-ed-Dîn, en mourant, avait constitué un legs pieux dont le produit s'élevait chaque mois à neuf mille dinars de la même monnaie : « Il construisit de nombreux collèges pour les hanéfites et pour les schaféïtes, ainsi que la grande mosquée dite Nourienne, à Mossoul, des hôpitaux, des caravansérails sur les routes et des monastères pour les soufis dans tous ses États. Il fit à tous ces établissements des donations considérables, et j'ai entendu dire que le produit de ces legs pieux s'élevait par mois à neuf mille dinars, monnaie de Sour (Tyr) ¹. »

Makrizi et Nowairi, cités par M. Quatremère dans une note de l'*Histoire des Mamlouks* ², nous parlent aussi des dinars de Sour. Abou'l-Fidâ et Abou'l-Pharadj reprenant l'un et l'autre la version de Beha-ed-Dîn, au sujet de la mort de Salâh-ed-Dîn, s'expriment ainsi. Le premier :

ولم يخلف السلطان صلاح الدين في خزانته غير سبعة وأربعين درهما وجرم واحد صوري ³

Le second est plus bref :

لم يخلف في خزانته غير دينار واحد صوري ⁴

Le célèbre orientaliste M. de Slane a donné la traduction suivante du passage d'Ibn-Khallicân qui a trait à ce

¹ *Recueil des Historiens des Croisades : Historiens orientaux*, tome I^{er}, p. 606.

² *Histoire des Sultans mamlouks*, tome I^{er}, 2^e partie, p. 42.

³ *Abulfeda annales Muslemici*, tome IV, p. 138.

⁴ *Historia orientalis*, auctore Gregorio Abul-Pharagio, p. 421, édition Pococke, MDCLXXII.

fait reproduit, après le biographe arabe, par Abou'l-Pharadj et répété en dernier lieu par Abou'l-Fidâ : « Ibn » Shaddâd says in the first part of his historical work : « He (*Salâh ad Dîn*) left, on dying, neither gold nor » silver in his treasury, with the exception of forty- » seven Nasirian dirhems and one gold piece coined at » Tyre¹. »

*referred
at Nazareth*

Voici le texte de Beha-ed-Dîn, l'historien du sultan Salâh-ed-Dîn :

وذلك انه ملك ما ملك ومات ولم يوجد في خزانته من الفضة الا سبعة واربعين درهما ناصرية ومن الذهب الا جرم واحد صورية (صوري) ما عمت وزنه²

Je donne la traduction de Schultens : « Nempe tantarum opum possessore demortuo, nihil repertum in » ærario argenti, præter septem et quadraginta drachmas nazariticæ, nihil quoque auri, præter unum » nummulum Tyrium, cujus pondus ignoro. »

Une variante du texte dont je dois la connaissance à la bienveillance du savant M. de Slane, porte *واحدا وجرما* c'est-à-dire, « un seul djerm d'or de Sour ».

Les historiens que nous venons de citer mentionnent, il est vrai, le dinar *Soury*, mais ils ne nous donnent pas de renseignements au sujet de cette monnaie. Deux textes d'une importance capitale dans la question comblent heureusement cette lacune.

Le pèlerin Ibn Djobeïr raconte qu'en allant à Tyr, il arriva dans le district de Béla, de Beschara, au nord de la Galilée : là il rencontra des Moghrabins soumis à

Belâd Soury

¹ *Ibn Khallikan's Biographical Dictionary*, tome IV, p. 545.

² *Vita et Res gestæ sultani Salâdini, etc.*, auctore Bohadino F. Sjedadi, p. 12 ; édition Schultens.

un impôt d'un kirat et d'un dinar de l'espèce des **dinars** soury, par tête. La cause de cette contribution **levée** sur eux par les Francs était celle-ci : Une troupe de **ces** Moghrabins en paix avec les chrétiens s'était **alliée** à Nour-ed-Din, et après avoir pris une forteresse sur **les** Francs, ils avaient prélevé le plus riche butin. Les **chrétiens** irrités, avaient châtié ces révoltés en leur **infligeant** cette contribution ¹ :

والضريبة فيه دينار وقيراط من الدنانير السورية على الرأس

Les dinars *Soury* ont été frappés à Tyr, comme les dinars *Misry* ^{مصرية} à Misr² et les dinars *Dimeschky* à Damas. Beladsori dit, en parlant d'Abd-el-Melik³, que ce khalife fit frapper des dinars à Damas : ضرب هو الدنانير ^{الدمشقية}.

C'est l'expression arabe ; la monnaie, qui porte souvent le nom du souverain qui la frappe, porte parfois aussi le nom de la ville où elle a été frappée.

Un savant auquel la numismatique arabe est redevable des meilleurs travaux, M. Stickel, a soulevé cette question : « Was sind ^{الدنانير السورية} ? Que sont les dinars de Sour⁴ ? » Les quelques lignes que j'ai citées d'Ibn Khallicân, ont échappé au savant professeur de l'Université d'Iéna. Je ne doute pas qu'averti par elles, M. Stickel n'eût abandonné des explications qui lui auraient paru insuffisantes. M. Stickel suppose que cette expression de dinar soury ne vient pas de ce que la

¹ *Ibn Djubaïr*, edited by Wright, p. 304.

² V. *Les Historiens des Croisades* : Historiens orientaux, tome II, p. 248, et *Abou'l Fedâ*, tome IV, p. 610.

³ Al-Beladsori, *Liber Expugnationis Regionum*, p. 286, édition De Goeje.

⁴ *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft*, tome VIII, p. 837.

monnaie a été frappée à Sour, c'est-à-dire à Tyr. Il pense que les Arabes qui, aux premiers temps de la conquête musulmane, s'étaient servi de la monnaie d'or des Byzantins avant d'avoir adopté une monnaie nationale, ont fait plus tard usage dans la Syrie des monnaies grecques, concurremment avec les dinars frappés dans leurs propres ateliers. Ces monnaies, on les nommait soury, parce que c'était principalement à Sour que les marchands arabes faisaient commerce avec les Grecs. M. Stickel, abandonnant plus tard cette idée, a accepté l'interprétation de M. Nesselmann ¹.

D'après ce savant, le mot soury ne dériverait pas du nom de la ville de Sour, mais du mot arabe صورة qui veut dire figure. Le dinar de Sour est donc un dinar à effigie. Pourtant un passage de Cazwini, cité par le savant M. Stickel, combat de lui-même ces hypothèses. Ce géographe remarque à l'article Sour, que ces dinars tirent leurs noms de cette ville et que les habitants de la Syrie et de l'Irak s'en servaient pour régler leurs comptes ou pour mieux dire, pour faciliter leurs transactions commerciales.

ينسب اليها (صور) الدينار الصوري التي يتعامل عليها اهل الشام والعراق

Il est à remarquer que cette indication nous a été donnée par Cazwini, alors que Tyr, libre encore du joug musulman, vivait de ses habitudes chrétiennes ; car le géographe arabe est mort au mois de Moharrem de l'an de l'hégire 682, de J.-C. 1283, et Tyr ne succomba sous les coups de Malik-El-Aschraf, que huit ans après, l'an

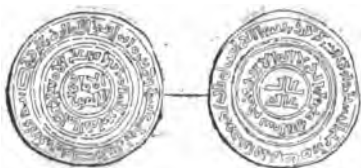
¹ Id., tome XII, p. 173.

690 de l'hégyre, c'est-à-dire dans l'année 1291 de l'ère chrétienne.

Le dire d'Ibn Khallicân, c'est-à-dire le fait de l'émission d'une monnaie arabe frappée par les chrétiens au type de la monnaie du khalife Fathimite El-Amer-Be-Ahkâm-Allah, nous est confirmé par les médailles.

Il existe dans les collections orientales une série de pièces d'or dans lesquelles on reconnaît des imitations des monnaies des Fathimites : exécutés avec une grande habileté, les coins du contrefacteur reproduisent fidèlement les dinars qui lui servent de modèle. Pourtant l'imitateur se trahit par quelque maladresse dans la légende, dans la lettre, dans le trait, et parfois par un oubli peut-être volontaire. Je rapproche ici deux monnaies : la première a servi de type à la seconde : c'est un dinar du khalife El-Amer-Be-Ahkâm-Allah frappé à Misr, l'an 514 de l'hégyre (1120 de J.-C.).

N° 1.



N° 2.



Légende marginale :

بسم الله الرحمن الرحيم ضرب هذا الدينار بمصر سنة اربع عشرة وخمماية

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ce dinar a été frappé
à Misr l'an 514.

2° Légende circulaire :

أبو علي الأمر بأحكام الله أمير المؤمنين

Abou Aly El Àmer be-Àhkâm Allah emir El Moumenin.

Légende intérieure :

الإمام المنصور

El Imâm el Mansour.

Au revers :

Légende marginale : le symbole religieux tiré des
Sourates IX et LXI du Coran :

محمد رسول الله أرسله الخ

Mahomet est le prophète de Dieu qui l'a envoyé, etc.

2° Légende circulaire : le symbole chiite :

لا اله الا الله محمد رسول الله على ولي الله

Il n'y a de Dieu qu'Allah ! Aly est l'ami d'Allah.

Légende intérieure :

عالم غاية

(Monnaie) au titre le plus élevé.

Voilà le type primitif. Le n° 2 se rapproche tellement du dinar que je viens de décrire, il en est une reproduction si heureuse qu'on confondrait facilement le modèle et l'imitation ; pourtant, on suit la contrefaçon dans la singularité de quelques caractères, dans l'oubli de quelques lettres. La date a été omise et la première

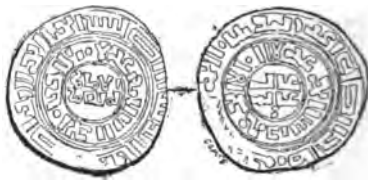
légende marginale s'arrête à la date, après le mot *سنة* :
« *Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ce dinar
a été frappé à Misr, l'an.....* »

On trouve des dinars encore moins fidèles, auxquels
l'œil ne peut se méprendre à première vue : tel est celui
gravé sous le n° 3, pièce aux caractères épais et carrés

N° 3.

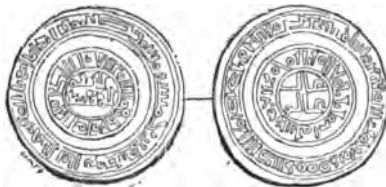


N° 4.



dont la légende marginale s'arrête au mot *مصر*. Le n° 4 a
subi des altérations plus grandes encore. Le n° 5, avec
ses caractères barbares, ne conserve plus que la phy-
sionomie d'ensemble de la monnaie du khalife El-
Amer.

N° 5.



Une observation se présente : ce dinar est-il imité des
pièces de Misr ou des pièces de Sour ? Il est difficile de
se décider : les légendes sont les mêmes dans les mon-
naies de ces deux villes, elles ne varient que par le nom
de la localité : *مصر* ou *صور*, Misr ou Sour. Ces mots se
ressemblent ; la monnaie d'imitation a conservé le , et

le ∞ , qu'elle a fortement accentué. Je suis porté à croire que le contrefacteur a pris pour type le dinar de Sour, dont la zecca était entre les mains des chrétiens; mais je ne puis l'affirmer et je passe sur cette question de détail.

Mais le dinar d'El-Amer n'est pas le seul qui ait été imité : cette série des imitations des pièces fathimites est très-nombreuse. La Bibliothèque nationale en possède seize exemplaires. Mon ami M. H. Sauvaire, et mon ami M. Rogers, ont entre leurs mains une quarantaine de pièces de même famille qu'ils ont bien voulu me communiquer : il m'a donc été facile d'étudier ce monnayage et de le rechercher dans ses variétés. J'ai rencontré beaucoup de dinars imités des monnaies du khalife Fathimite El-Mostanser-Billah qui régna cinquante-neuf ans, qui mourut en 1094 et dont la monnaie était répandue dans toute la Palestine et la Syrie, lorsque les Croisés entrèrent pour la première fois en Terre-Sainte. Les documents latins nous apprendront bientôt que ce monnayage d'imitation précéda l'époque indiquée par Ibn-Khallicân et qu'il remonte aux premières années de la conquête. Qu'il nous suffise maintenant de rapprocher les monnaies les unes des autres et de constater le fait matériellement.

N° 6.



Le n° 6 nous donne un dinar d'El-Mostanser-Billah frappé à Tripoli l'an 439 (1047 de J.-C.).

Légende marginale :

بسم الله الرحمن الرحيم ضرب هذا الدينار بطرابلس سنة سبع وثلثين وأربعمائة

Au nom du Dieu ciément et miséricordieux, ce dinar a été frappé
à Tharâboulos (Tripoli), l'an 436.

Légende intérieure en cinq lignes :

محمد
عبد الله ووليه
الإمام أبو تاميم
المستنصر بالله
أمير المؤمنين

Moad
Le serviteur de Dieu et son protégé
l'Imam Abou-Tamim
El-Mostanser-Billah
Emir El-Moumenin.

Légende circulaire, comme au n° 1.

Légende intérieure en cinq lignes :

علي
لا اله الا الله
وحده لا شريك له
محمد رسول الله
ولي الله

Aly
Il n'y a de Dieu qu'Allah
le seul, il n'a pas d'associé.
Mahomet est l'envoyé de Dieu.
est l'ami de Dieu.

Si l'on rapproche de ce dinar la pièce reproduite au
n° 7, on reconnaîtra la même disposition dans les lé-

N° 7.



gendes, les mêmes éléments dans les lettres; quelques
mots encore peuvent se lire, le reste est indéchiffrable.

Le mot طرابلس est très-net et je crois lire distinctement dans la légende circulaire du droit :

..... الرحمن الرحيم ضرب هذا الدينار بطرابلس

(Au nom de Dieu) clément et miséricordieux, ce dinar a été frappé à Tharaboulos.

Le reste m'échappe.

L'imitation est plus maladroite encore dans la mon-

N° 8.



naie qui porte le n° 8. Pourtant on retrouve au droit les éléments du mot معد et au revers ceux du mot على.

Il est des pièces d'une fabrique plus grossière encore. Les deux lettres B et T se lisent, l'une dans le champ du droit, l'autre dans le champ du revers, Le n° 9 ne

N° 9.



diffère de ces monnaies que par la présence d'une croix, dans le champ. On ne peut mettre en doute que les monnaies frappées à l'imitation du dinar d'El-

*à la place
de la croix
on a mis
le mot
Dinar
à la place
de la croix
on a mis
le mot
Dinar*

Mostanser-Billah n'aient été les premières contrefaçons des espèces arabes. Le contrefacteur est à ses premiers essais, essais maladroits comme on a pu le voir. Le dinar qui suit, c'est-à-dire le dinar fait sur celui d'El-Amer, d'une grande supériorité de fabrique, indique déjà une habitude et une habileté. Les pièces très-nombreuses qui portent les lettres B et T et celles qui sont marquées à la croisette ont donc été émises, suivant moi, dans les premières années de la conquête. Ces deux lettres, B et T, sont-elles les initiales du nom de Tanocrède, régent en l'an 1104 de la principauté d'Antioche pendant la captivité de Marc Bohémond et pendant la minorité de son neveu Bohémond? Nous indiquent-elles les noms de Bertrand et celui de la ville de Tripoli, dont Bertrand fut comte de l'an 1109 à l'an 1112? Je ne saurais me prononcer sur cette question. Les éléments sont trop vagues et, partant, les hypothèses trop dangereuses. Je ne veux demander à ces monnaies que la constatation de ce fait de l'émission de monnaies au type arabe frappées par les chrétiens.

Ce fait paraît singulier au premier abord, mais il trouve son explication naturelle.

Qu'on se reporte aux croisades : qu'on se rappelle ces prodigieux mouvements humains qui jetèrent pendant près de deux siècles tant de populations de l'occident sur la terre d'Asie! Français, Anglais, Allemands, Italiens se succédèrent dans ces expéditions ou se relevèrent tour à tour dans les pays occupés, sans qu'une occupation définitive imposât à la terre envahie les habitudes et les mœurs des conquérants. La Syrie, la Palestine, tombent au pouvoir des Croisés; mais ce n'est là qu'une possession viagère, une conquête de surface. Était-ce un pays

conquis que celui qui coûtait à garder plus d'efforts et de sacrifices qu'il n'en avait coûté à prendre ? Était-ce une conquête assurée que celle qu'il fallait défendre le lendemain de la victoire contre un ennemi vaincu la veille ? Jérusalem a son royaume, Tripoli, Antioche, Edesse leurs principautés : ce sont là des possessions mouvantes pour ainsi dire, arrachées tantôt aux Sarrasins par les Croisés, tantôt aux Croisés par les Sarrasins. Les armées du Christ, maîtresses des postes militaires, ne se sont que momentanément emparées du pays : la fortune de la guerre remet sans cesse tout en question. Les communications entre les chrétiens étaient le plus souvent coupées, et les places fortes des Arabes séparaient les unes des autres les places isolées des Francs. Des bandes d'Égyptiens et de Turcs parcouraient les campagnes et tenaient les vainqueurs assiégés dans leur propre conquête. Le vaincu réservait toujours ses droits sur la terre occupée par l'étranger : il fallait de toute nécessité compter avec lui, dans les temps les moins troublés de la conquête. Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry nous ont laissé les plus curieux renseignements sur les populations de la Syrie et de la Palestine. Étrange confusion de peuples, mélange bizarre de races qui se rencontraient sur cette terre éternellement envahie !

C'étaient les Français, les Bretons, les Anglais, les Italiens, armés pour la sainte cause et toujours prêts à la guerre. Milices de la Croisade sans cesse renouvelées et que l'esprit des guerres saintes jetait de l'occident sur la terre promise. Ceux-là, l'historien les nomme les vrais soldats du Christ. C'étaient les marchands de Gênes, de Pise et de Venise dont les pères s'étaient fait un nom immortel dans les premières guerres sacrées ; mais

la foi des ancêtres avait faibli en eux. « Ils seraient en-
» core infiniment redoutables aux Sarrasins, s'ils re-
» nonçaient à leur jalousie et à leur insatiable avidité,
» et s'ils n'avaient pas entre eux des querelles intermi-
» nables. Ils se battent plus volontiers les uns contre
» les autres que contre la perfide race des païens,
» comme ils se livrent beaucoup plus à leurs trafics et
» à toutes sortes de commerce qu'à la guerre pour le
» Christ, ils réjouissent et maintiennent ainsi nos en-
» nemis en sérénité¹. »

Au-dessous de ces masses variables d'envahisseurs, vivaient les couches superposées des vaincus, les peuples que la guerre avait successivement soumis. Les Sarrasins, ceux qui malgré la défaite des leurs restaient encore fixés au sol et qui cultivaient la terre dans les casaux des Francs. Les Grecs et les Syriens dont Jacques de Vitry nous a parlé longuement : « Il y a encore d'au-
» tres hommes, qui, dès les temps antiques, ont habité
» cette même terre, sous l'autorité de ses divers maîtres,
» Romains, Grecs, Latins et Barbares, Sarrasins et Chré-
» tiens, subissant pendant longtemps et avec des chances
» variées le joug de la servitude, partout esclaves, tou-
» jours tributaires, réservés par leurs maîtres pour les
» travaux d'agriculture et d'autres services de condition
» inférieure; ceux-là sont appelés Syriens. Ces hommes
» sont pour la plupart sans foi, pleins de duplicité, à
» l'instar des Grecs, rusés comme des renards, men-
» teurs et inconstants, dévoués à la fortune, traîtres.
» Devenus espions à vil prix, ils dénoncent les secrets
» des chrétiens aux Sarrasins, car ils ont été mêlés à

¹ Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 1686 et suiv.

» eux, et ils se servent de leur langage. » Les Juifs entraient aussi dans ces complicités des races vaincues contre le vainqueur. N'oublions pas les *Poulains*, ces enfants dégénérés des premiers soldats de la Croisade, nés en Palestine et en Syrie et devenus peu à peu indignes de leurs pères. « Ils succédèrent aux possessions, » mais non aux vertus de leurs aïeux, ils abusèrent des biens que leurs parents avaient conquis au prix de leur propre sang. Si les *Poulains* n'avaient avec eux des Francs et des peuples d'occident, les Sarrasins ne les redouteraient pas plus dans leur lâcheté qu'on ne redoute des femmes. Eux-mêmes, concluant des traités avec ceux-ci, se réjouissent de la paix des ennemis du Christ; ils se suscitent sans cesse des guerres civiles et très-souvent demandent des secours contre les chrétiens aux ennemis même de notre foi. »

Placés ainsi au milieu des Sarrasins, des Syriens, et parmi ces *Poulains* même que leurs habitudes et leurs intérêts donnaient pour alliés à l'ennemi, les Francs, enveloppés par les populations orientales, subissaient leurs mœurs et leurs usages. De plus, les nécessités même de la situation imposaient parfois des traités de paix avec les Arabes. On en vint souvent à des transactions avec les émirs de la Palestine et de la Syrie; bientôt même des alliances et des rapports fréquents de commerce et d'échange s'établirent entre les Musulmans et les colonies militaires de l'orient. De ce moment, l'argent frappé au type chrétien ne suffisait plus pour entretenir des relations forcément imposées avec les Sarrasins, il fallut emprunter leur langue et leurs coutumes et accepter une monnaie émise, à un type qui leur fût familier.

D'autres causes aussi puissantes rapprochèrent souvent les deux races ennemies. La plupart des princes musulmans de l'Asie, mettant à profit les longs troubles qui avaient amené la décadence des Khalifes de l'Egypte et l'établissement du pouvoir des Seldjoukides, avaient proclamé leur indépendance. Ils devaient donc craindre que les sultans de Perse, desquels ils relevaient, ne voulussent punir ces actes de révolte et réunir toute la Syrie à leur domaine ou du moins en remettre les principautés à des feudataires plus soumis. Les Emirs menacés de la sorte dans la possession de leurs villes et de leurs territoires, songeaient à la fois à éviter la colère d'un maître puissant et à se maintenir dans leur pouvoir usurpé. Ils se liguèrent alors avec les Latins, et les uns et les autres, Francs et Arabes, trouvaient une mutuelle garantie dans cette union nécessitée par un commun danger. Plus d'une fois les étendards blancs de Dobaïs se mêlèrent aux bannières de Baudouin ou de Roger, et plus d'une fois les cavaliers de Togdekin ou les archers de Djiavali quittèrent les plaines d'Alep ou de Damas pour venir combattre dans les rangs des Croisés et rivaliser avec eux d'ardeur et de bravoure contre les Turcomans d'El-Ghazy. Ne vit-on pas aussi trop souvent les chefs latins, poussés les uns contre les autres par les plus funestes dissensions, chercher des alliés ou des défenseurs dans l'ennemi commun de leur foi et appeler les princes musulmans à aider des projets d'ambition ou à venger des querelles personnelles? Ces amitiés, que l'intérêt, ou la passion du moment faisaient naître, étaient passagères, il est vrai, mais elles n'en amenèrent pas moins des rapprochements entre les deux peuples, rapprochements qui, sur

divers points, laissèrent les traces les plus marquées. A Alep, par exemple, vers l'an 1122, les églises s'élevaient à côté des mosquées, et les chrétiens et les musulmans suivaient paisiblement leur culte. Emad-ed-Dîn remarque que Naplouse avait été longtemps habitée par les chrétiens et les Arabes simultanément, et que les uns et les autres cultivaient en fort bonne intelligence les campagnes des environs. Nous savons par Abou'l-Fidâ que Ramlah et Lydda furent donnés en partage aux Arabes et aux Chrétiens. Je pourrais ajouter d'autres exemples de ces fusions entre les deux peuples, mais ceux-ci suffiront, je pense, à prouver que la vie leur fut souvent commune.

Or, cette existence confondue de la sorte, appelait nécessairement un échange constant des besoins de la vie : il fallait, dès lors, qu'une monnaie connue des uns et des autres, vint faciliter les transactions de chaque jour. Les Croisés conservèrent donc leur monnayage particulier ; leurs pièces grecques ou latines circulèrent entre les Grecs et les Latins, mais ils frappèrent, en outre, des espèces monétaires semblables à celles qui avaient cours parmi les Arabes et ce numéraire, qui facilitait leurs rapports d'intérêt ou de commerce avec les Musulmans de la Palestine et de la Syrie, était accepté dans tout l'Orient. Faut-il s'en étonner, et ne voit-on pas les rois chrétiens de la Géorgie ou de l'Arménie, mêlés à des peuples au milieu desquels la guerre les avait jetés ou que la guerre amenait autour d'eux, couvrir leurs monnaies de légendes arabes ou mongoles. Toujours une même loi régit les mêmes faits ; un peuple conquérant envahit un pays et détruit ses forces militaires ; mais une force plus grande

que la résistance armée le subjugué à son tour sur cette terre qu'il a soumise. Les besoins matériels, les nécessités même de son existence, le rapprochent de la population indigène vaincue. Forcé de vivre avec elle et par elle, il parle son langage, il se plie peu à peu à ses habitudes, il subit enfin une partie de ses usages, si toutefois même il n'est pas absorbé par sa propre conquête.

J'éloigne de ce travail une question aussi importante que celle de l'influence de l'Orient sur les colonies européennes. Quels furent les emprunts que les peuples occidentaux des Croisades firent successivement aux usages et à la civilisation arabe ? Je ne puis et je n'ai pas à faire de réponse à cette demande. Je me limite, je l'ai dit, à une note sur ce dinar d'imitation que les historiens arabes nomment le dinar de Sour, et auquel les historiens latins donnent le nom de besant *Sarracenus*, qu'ils distinguent ainsi du besant *Sarracenus*, c'est-à-dire du besant arabe : les textes vont nous le prouver. Pourquoi cette monnaie n'a-t-elle pas pris le nom de dinar, pourquoi le mot besant a-t-il prévalu ? Je ne saurais le dire. Les Croisés qui se servaient des poids sarrasins, du rotl, par exemple, qu'on trouve cité dans nos auteurs, employaient aussi les dénominations arabes pour les espèces monétaires. Guillaume de Tyr nous a conservé l'édit proclamé dans toute la Terre-Sainte par les chefs de la croisade à l'approche de l'armée menaçante de Salah-ed-Din. Quatre collecteurs furent chargés de centraliser rapidement les contributions de guerre, après les avoir prélevées sur tous les habitants.

* Hoc autem debent observare in his omnibus, qui habent

valens centum Byzantium, cujuscunque linguae, cujuscunque nationis, cujuscunque fidei, non habita differentia sexus : et sive sint viri, sive sint foeminae, omnes huic legi subjacebunt. Si vero praedicti quatuor selecti, qui ad hoc deputati sunt, cognoverint pro certo, quod alicujus substantia non valeat centum Byzantios, accipiant super eum *Flogium*, id est, pro fisco, Byzantium unum : quod si non potuerint integrum, accipient dimidium ; et si dimidium non potuerint, accipient *Rabutnum*, secundum bona fide videbitur faciendum ¹. »

Du Cange, qui cite le passage de Guillaume de Tyr, dit : « Raboinus, Rabuinus monetæ species in regno Hierosolymitano et Cyprio. » Je crois que le raboinus est une fraction du besant. C'est le mot arabe *roubâh*, qui désignait le quart du dinar. Quant au besant *Sarracenus* et au besant *Sarracenatus*, mots auxquels Du Cange attribue la même signification, je pense que les textes que je vais citer, suffiront à déterminer la différence entre ces expressions.

Le besant *Sarracenus* est bien le dinar arabe : Raymond d'Agiles dit en parlant de l'émir de Tripoli, que pour éviter que les Croisés assiégeassent sa ville, cet émir proposait de leur payer un impôt : « Volebat nobis » dare rex Tripolis quindecim millia aureorum Sarra-
» cenæ monetæ ². » Nous lisons, dans Jacques de Vitry, à propos d'un des fils de Seif-ed-Din : « Iste portat » vexillum coram eo, quando equitat in expeditione.
» Cui unusquisque fratrum singulis annis pro certo re-
» ditu dignitatis suæ transmittit mille sarracenos ³. » Je pourrais multiplier les citations. Quant au besant

¹ Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 1034.

² Id., *ibid.*, p. 165.

³ Id., *ibid.*, p. 1125.

Sarracenatus, c'est la pièce frappée au type arabe : la forme passive de l'adjectif *sarracenatus* nous indique suffisamment la signification de ce mot. Il est vrai que le verbe *sarracenare* ne se trouve pas dans Du Cange, mais le Glossaire nous donne *christianare* (*catechumenum facere*) ; nous sentons par analogie le sens du verbe *sarracenare* et *sarracenari*, dont nous ne connaissons que le participe *sarracenatus*. Ce besant *Sarracenatus*, nous le trouvons partout mentionné dans des actes de vente, dans des cessions de territoire, dans des traités de paix ; il se constitue en sommes considérables dans les contrats de mariage princiers ; il entre en compte dans toutes les stipulations faites par les chrétiens ; il est avec le dinar sarrasin, le numéraire le plus en usage dans tous les pays de l'Orient occupés par les Croisés. Le *Codice diplomatico del sacro militare ordine Gerosolimitano*, publié par Paoli, les *Tabulæ ordinis Theutonici* de Strehlke, le *Trésor des chartes d'Arménie*, de V. Langlois, les cartulaires récemment publiés, les *Recherches géographiques et historiques sur la domination des Latins en Orient*, de M. G. Rey ; toutes les archives des Croisades mentionnent le besant *Sarracenatus*.

An 1168. Avril. Et supradictus Fulco dedit jam dicto Pagano octogintos quinquagenta bisancios Sarracenatos annuatim tali modo, quod dominus Amalricus rex Jerusalem reddet ei annuatim quingentos bisancios Sarracenatos super macellum Acconnense ; quos ipse dedit jam dicto Fulconi pro castro suo Sapheth, quod castrum jam dictus dominus Amalricus rex dedit deo et milicie Templi, et jam dictum Templum reddet ei annuatim bisancios Sarracenatos CCCL de bisanciis septuagentis, quos ipsi dederunt predicto Fulconi annuatim propter sartum, quod ipse eis dedit. — Strehlke, p. 5.

An 1169. Août. Quæ vero sint illa, sequencia demonstrant, scilicet MCC bisantii Sarracenati in cathena Acconense annuatim recipiendi pro servitio duorum militum, etc. — Strehlke, p. 6.

An 1173. Mars. Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris, quod ego Amalricus per dei gratiam in sancta civitate Jerusalem Latinorum rex quintus dono et concedo et confirmo pro pannis infirmorum beate Marie Sante domus hospitalis Theutonicorum pro animâ meâ et antecessorum meorum quadragintos bisantios Sarracenatos in assisiam in funda Neapolitana per III^{or} anni terminos. — Strehlke, p. 7.

An 1204. Charte de Gérard de Ham, connétable de Tripoli qui vend aux Hospitaliers sa terre de Tuban au prix de deux mille cent besans sarracenats : « Pretio » duobus millibus et centum bisantiis Sarracenatis. » — Paoli, p. 92.

An 1214. Charte de Léon, roi d'Arménie qui reconnaît avoir reçu des Hospitaliers la somme de dix mille besans sarracenats : « Ipse autem Dominus Magister » consensu et voluntate fratrum suorum de elemosinis » Hospitalis amicabiliter dedit mihi decem millia bisantiorum Sarracenatorum in auxilio supplendi matri- » monii dilecte mee filie quam tradidi in uxorem » illustri Regi Jherosolimitano. » — Paoli, p. 104.

An 1236. Beatrix, fille de Gautier Ledur, vend aux Hospitaliers de l'ordre Teutonique le casal de Sapheth au prix de mille besans d'or : « Precio bisantiorum Sarracenatorum mille auri, quos accepi et de quibus me » quietam et solutam voco. » — Strehlke, p. 67.

An 1262, janvier. — Acte passé après arbitrage du légat du pape entre l'évêque, le chapitre de l'église de Nazareth

et les Hospitaliers. L'évêque et le chapitre reconnaissent avoir reçu des Hospitaliers quatre mille besans d'or sarracenats : « Item dederunt et assignaverunt nobis » predictis archiepiscopo et capitulo Nazareno in pecunia numerata bisanciorum auri Sarracenatorum quatuor millia bene ponderatorum ad rectum pondus » Accon quos a jam dictis magistro et conventu recepimus et recepisse confitemur renunciantes exceptioni bisanciorum non numeratorum, non receptorum et non bene ponderatorum. » — Paoli, p. 175.

Je pourrais ajouter encore des citations à ces citations, mais je crains de ne les avoir que trop multipliées. Les chartes font parfois mention du besant d'Antioche — Paoli, p. 121, — du besant de Tripoli — Paoli, p. 122, p. 139, p. 183, — du besant de Syrie — Strehlke, p. 36, p. 70, — que je crois être le même que le besant de Tripoli. Une chose frappe dans ces actes, c'est le retour de cette phrase : « Bisantii ad rectum pondus Accon » ; et de celle-ci : « *Besans bien prisés au droit pois d'Acre* », dans les chartes en langue française. Ethum, roi d'Arménie, donne en mariage à sa fille Euphémie vingt-cinq mille besans sarracenats :

« E li donons en mariage XXV. M. besans sarrazinas au pois d'Acre par tele maniere qui nos li doirons les VIII. M. besans en mans. So é a saver or é argent é pierres pretiozes é perles, chascune choze a sun proffit; é so que remandra de XXV. M. besans so é a dire le XVII. M. besans n payeruns besans sarrazinas al pois d'Acre, ce que nos aurons é so qui remandra chascun besans a sa valor so é aire qui quatrè besans de nos staurat par un besant sarrazinas¹. »

¹ V. Langlois, *Le Trésor des chartes d'Arménie*, p. 146.

De tous les sarracenats, celui qui jouit du plus grand crédit, c'est le besant au poids d'Acre, aussi est-ce lui que nous trouvons le plus souvent nommé et qui est le plus particulièrement stipulé dans les contrats.

Il ressort de l'examen des chartes que le besant est d'argent et d'or : chose digne de remarque ! Si vous en exceptez quelques monnaies de Chypre et d'Arménie, la monnaie d'or des Croisés, je parle des Croisés de Palestine et de Syrie, n'existe pas ; quant aux espèces d'imitation arabe, elles sont en grand nombre dans les collections et il semble que le besant au type sarrasin, accepté par les chrétiens et par les musulmans, ait été la monnaie d'or qui ait été la plus répandue, avec la monnaie arabe, dans tous royaumes chrétiens d'outre-mer.

J'en conclus donc que la monnaie frappée à Tyr, à Tripoli, à Antioche et à Acre est le besant *Sarracenatus* des chroniqueurs et des chartes, comme il est le *dinar Soury* des Arabes : expression générale qui se rapportait à tout ce monnayage d'imitation : ce qui explique le passage de Beha-ed-Din au sujet de Salah-ed-Din : « Il » ne laissa dans son trésor que quarante-sept dirhems » Nasserieh et qu'un djerm d'or, un dinar Soury, dont » j'ignore le poids. »

Quelle était la valeur du sarracenat d'Acre ? Une charte de l'année 1243 extraite des Tables de la commune de Marseille, et citée par Ducange, répond à cette question. « Dimidius Acconis computatur pro libra. » Ce texte est confirmé par le passage de Joinville au sujet de la rançon du roi saint Louis : « Et alors les conseillers » retournèrent parler au Soudan, et rapportèrent au roi » que si la reine voulait payer un million de besants

» d'or, qui valaient cinq cents mille livres, ils délivrent le roi ¹. »

La politique du Saint-Siège semble avoir toléré pendant très-longtemps ce monnayage imposé par les nécessités ; mais peut-être les contrefacteurs se rapprochèrent-ils par trop de leurs modèles dans des espèces qui nous ont échappé jusqu'ici ou que nous ne pouvons reconnaître en raison même de leur complète ressemblance. Toujours est-il que le pape Innocent IV s'éleva contre des habitudes tant soit peu impies. A son arrivée de Terre-Sainte, où il accompagnait le roi Louis IX en qualité du légat du Saint-Siège, et comme chef spirituel de la croisade, Eudes de Châteauroux rendit compte au Souverain-Pontife de ce qui se passait outre-mer. Nous possédons le curieux rapport du légat du Pape pendant son séjour en Chypre ², mais nous avons à regretter la perte du rapport d'Eudes de Châteauroux, daté de Saint-Jean d'Acre et envoyé à Rome. C'est à un point de cette dépêche que répond la lettre suivante d'Innocent IV ³ :

« Innocentius, etc., etc., venerabili fratri... episc. Tusculano, apostolicæ sedis legato, salutem... etc., etc.

Transmissa nobis insinuatione monstrati, quod, cum tibi liquido constitisset quod in bisanciis et drachmis quæ in Acconensi et Tripolitana civitatibus fiebant à christianis nomen Machomethi atque annorum a nativitate ipsius numerus sculpebantur, tu in omnes illos qui nomen et numerum ipsa in eisdem bisanciis et

¹ Joinville, p. 227.

² Dacherii Spicilegium, tome VII, p. 213.

³ *Odorici Raynaldi continuatio Annalium ecclesiasticorum Baronii ad annum MCCLIII*, § 52, tome XIII, p. 635.

Cette lettre, dans laquelle s'étaient glissées jusqu'ici des erreurs de copie, a été dernièrement reproduite dans la pureté de son texte. Voyez la savante et curieuse étude que M. Hauréau, membre de l'Institut, a donnée sous ce titre : *Quelques lettres d'Innocent IV extraites des manuscrits de la Bibliothèque nationale*.

dragmis, sive in auro sive in argento, sculperent de cetero vel sculpi facerent in regno Jerosolymitano, principatu Antiocheno ac comitatu Tripolitano, excommunicationis sententiam promulgasti ; quare petiisti ut eandem sententiam robur faceremus firmitatis debitum obstinere. Nos igitur, attendentes non solum indignum esse, sed etiam abominabile hujusmodi blasphemum nomen tam solemnæ memoriæ commendare, mandamus quatenus sententiam ipsam facias auctoritate nostra, sublato appellationis obstaculo, inviolabiliter observari. Datum Perusii, 11 id. februarii, pontificatus nostri anno decimo. »

Ainsi les défenses étaient formelles. L'excommunication frappait les contrefacteurs : à partir de ce moment le sarracenat des Croisés garde encore le type des dinars fathimites, il se sert de la langue et des caractères arabes, mais il n'emploie plus que des formules pieuses de la foi chrétienne.

Le cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale possède huit exemplaires de cette nouvelle monnaie d'or. Toutes ces pièces ont été frappées à Saint-Jean d'Acre. Je donne la description du dinar gravé sous le n° 10.

N° 10.



Légende marginale :

ضرب بعكا سنة الف ومانتين احد وخمسين تجسد ربنا المسيح

Frappé à Acre l'an douze cent cinquante et un de l'incarnation
de Notre Seigneur le Messie.

Légende intermédiaire :

الاب والابن والروح القدس

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Légende centrale :

الله واحد

Dieu unique.

Revers : légende marginale :

وَحْدَانَا

ننكر بصليب ربنا يسوع المسيح الذي به سلامتنا وحياتنا وقيامتنا وبه نخلصنا
وعقيدتنا

Nous nous glorifions par la croix de Notre Seigneur Jésus le Messie, par lequel nous est venu notre salut, notre vie éternelle et notre résurrection et par qui nous avons été délivrés et pardonnés.

Une autre monnaie de notre collection nationale porte la date de douze cent cinquante-trois.

Une troisième donne la date de douze cent cinquante-quatre.

ضرب بعكا سنة الف ومائتين اربع وخمسين تجسيد المسيح

Frappé à Acre l'an douze cent cinquante-quatre de l'Incarnation du Messie.

Le reste des légendes, comme au n° 10.

Les autres exemplaires sont incomplets ; le British Museum possède un dinar d'une conservation parfaite portant la date de 1251. J'ai vu, dans la collection de mon savant ami H. Sauvaire, un exemplaire de 1257 ou

de 1259. En l'absence de points diacritiques, le mot سبع sept, si rapproché du mot نسع neuf, explique notre hésitation dans la lecture de cette date.

La légende pieuse de ces pièces : « *Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, Dieu unique* », nous était connue. Nous l'avions déjà rencontrée sur les pièces des rois Bagratides de la Géorgie¹. Quant à la phrase : « *Nous nous glorifions par la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* », elle répond à la parole de saint Paul : « *Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu-Christi*². »

Une remarque : Ces monnaies chrétiennes furent frappées en 1251 et dans les années qui suivirent. Elles conservent encore le type des pièces fathimites, trente ans après que les princes Ayoubites l'ont abandonné : cette persistance n'est-elle pas une preuve du grand crédit dont jouissait le besant sarracénat, qui maintenait encore le type disparu qu'il avait imité à son origine ?

Si nous avons le dinar chrétien, nous possédons aussi le dirhem des Croisés. Celui-ci est frappé au type des dirhems du prince Ayoubite de Damas, Emad-ed-Dîn Ismaïl. (643 de l'hég. — 1245 de J.-C.)

N° 11.



Voici la description de cette monnaie :

¹ V. Langlois, *Numismatique géorgienne*, p. 97.

² Gal., 6, 14.

Carré inscrit dans un cercle; légendes des segments
du cercle :

ضرب بعكا
سنة الف ومائتين
احد وخمسين
تجسد المسيح

Frappé à Acre
l'an mil deux cent
cinquante-et-un
de l'Incarnation du Messie.

Légende du carré inscrit :

الله واحد هو
الايهان واحد
المعودية واحد

Un Dieu,
une foi,
un baptême.

Au revers :

Carré inscrit dans un cercle; légendes des segments
du cercle :

الله العبد
الى ابد
الابددين
امين امين امين

Gloire à Dieu,
de siècle
en siècles.
Amen, amen, amen.

Légende du carré inscrit :

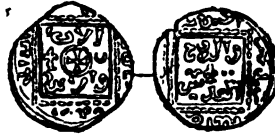
الاب والابن
والروح القدس
الله واحد

Le Père, le Fils
et le Saint-Esprit,
Dieu unique.

La Bibliothèque nationale possède trois exemplaires de cette pièce; ce sont des variétés, la date ne diffère pas. Deux dirhems que M. Schlumberger a eu la bonté de me communiquer, appartiennent à cette série de pièces émises à la même époque. La croix du revers, plus grande et plus épaisse, est entourée d'un cercle en cordonnnet.

L'obole de ces deniers, qui est aussi au Cabinet des médailles, ne contient ni le nom de la ville, ni la date de l'émission.

N° 12.



Carré inscrit dans un cercle ; légendes des segments :

(الله المجد)
الى ابد
الابد
امين

Gloire à Dieu,
de siècle
en siècles.
Amen.

Légende du carré :

الاب
والابن

Le Père,
et le Fils,

Au centre, une croix ; à gauche, fleur de lys ; à droite, croissant.

Revers :

Carré inscrit dans un cercle ; légendes des segments :

الله واحد
(الله المجد)
الى ابد
الابد
امين

Dieu unique.
Gloire à Dieu,
de siècle
en siècles. Amen.

Légende du carré :

والروح
القدس

Et l'Esprit
Saint.

Au centre, fleur de lys ; à droite, deux points.

Handwritten notes in Arabic script, likely a transcription or commentary on the coin's inscriptions.

Bien que le nom de la ville ne soit inscrit ni sur l'une ni sur l'autre de ces deux oboles, je ne crois pas qu'on puisse rapporter ces pièces à d'autres ateliers monétaires qu'à celui de Saint-Jean d'Acre; la fabrique du denier et de l'obole est la même, et d'ailleurs la fleur de lys gravée dans le champ rappelle la fleur de lys des pougeoises d'Acre¹.

La légende des dirhems : « *Un Dieu, une foi, un baptême* », est empruntée à saint Paul². Nous la trouvons dans le rapport d'Eudes de Châteauroux, que j'ai déjà cité et que le légat du Saint-Siège adressait de Chypre au pape Innocent IV :

« Die vero Epiphaniæ catechizavi quinquaginta VII Saracenos captivos : qui licet deberent nullam libertatem assequi, prout illis expresse dictum est, tamen instanter petebant fidei sacramentum. Et postquam ex illis triginta manu propria baptizavi, perrexi ad processionem Græcorum super quemdam fluvium : qui in præsentia Regis Franciæ, et Regis Cypri, et mea, recognoverunt quod erat unus Deus, una fides, unum baptisma... Et confessi sunt quando tinxerunt crucem in aqua : nec aliud dixerunt nisi hoc, *lumen Pater, lumen Filius, lumen Spiritus Sanctus*³. »

On le voit, la monnaie de Saint-Jean d'Acre, avec les formules de la foi, a, elle aussi, reçu le baptême.

Une question se pose maintenant : Par qui a été frappé cette monnaie imitée du type fathimite, ce besant saracenat si souvent cité dans les chroniqueurs et dans les chartes? Qui a émis ce nouveau dinar de Saint-Jean d'Acre, devenu chrétien avec ses légendes arabes? Cette

¹ V. Saulcy, *Numismatique des Croisades*, p. 70.

² Ephes., 4-5.

³ Dacherii Spicilegium, tome VII, p. 223.

pièce, sort-elle des ateliers monétaires des rois de Jérusalem, des princes de Tripoli ou des princes d'Antioche, ou n'est-elle qu'une monnaie anonyme, la monnaie de la Croisade, source de revenus, exploitée par les Pisans, les Génois ou les Vénitiens, par ces Italiens, habiles spéculateurs, qui se ménagèrent tous les bénéfices commerciaux des expéditions d'outre-mer et que Jacques de Vitry a dépeints dans cette phrase : « In re sua publica procuranda diligentes et studiosi ¹. »

Mon opinion est que les Vénitiens se firent les fermiers de ce monnayage lucratif. En effet, parmi les privilèges accordés aux Vénitiens par le roi d'Arménie, Léon II, en 1201, se trouve cette clause : « Omnes Venetici qui adduxerint aurum et argentum, et bisancios seu monetas, inde fecerint vel operati fuerint in terra mea, hii teneantur persolvere dricturam, sicut persolvunt hii qui bisancios seu monetas operantur in Aconensibus partibus. Quod si bisancios seu monetas non operati fuerint, nullatenus persolvere dricturam teneantur². » En 1243, Hethum I^{er} confirme ces privilèges à la République et les renouvelle dans des termes identiques. La chrysobulle de Léon III en 1271, n'est qu'une traduction française des chartes précédentes. « Mais tous les Vénétiens chi porteront or et argent, et vodront coygnier besanz ou monée, si donront la droiture, si cum ceaus chi à Acre donent droiture de besanz ou de monée. E se l'or ou l'argent ne se coigne besanz ou monée, ne donront nulle droiture. » Les Vénitiens frappaient donc monnaie à Saint-Jean d'Acre, en payant un droit : ils avaient aussi leur zecca à Tyr.

¹ Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 1085.

² V. Langlois, *Le Trésor des chartes d'Arménie*, p. 109.



MM. Tafel et Thomas nous ont donné un document des plus curieux¹. C'est un rapport fait en 1243, au Doge, par Giorgio Marsigli, baile de Venise, ou plutôt c'est un état des possessions et des revenus de la République en Syrie à cette époque. Après avoir énuméré les propriétés de Venise à Tyr, le baile se plaint de ce qu'on retienne à la République une maison qui appartenait autrefois à Venise : « Retinctur nobis una domus in nostro terciario, » magna, in quâ, in tempore Marchionis Montisferrati, » qui fuit dominus Regni, fabricata et incusa moneta » fuit : quam domum dictus Marchio, dedit et tradidit » Ansaldo Bonuisini. Et nunc suus filius Balduinus Bonuisini habet et possidet. Et ignoramus causam, quare » fuerit ei tradita, et quare possideat. » La royauté d'une année de Conrad de Montferrat s'était éteinte en 1192. Venise, à cette époque, frappait donc monnaie à Tyr.

Les chartes de Léon II, en 1201, celles de Héthum, en 1245, et de Léon III, en 1271, nous apprennent que les Vénitiens, soumis à un certain droit, frappaient des besants et des monnaies à Saint-Jean d'Acre. Je crois avec Carlo Marin, l'historien du commerce de Venise, que le génie commercial de ce peuple trouva dans le trafic de l'or et de l'argent, et dans la conversion du métal en espèces, une source de grands revenus, et je pense que ce furent les Vénitiens qui frappèrent les monnaies anonymes des Croisades.

Je terminerai ce mémoire par une dernière observation. Les dates du besant d'Acre concordent avec les années du séjour de saint Louis en Palestine : 1251 — 1253 — 1254. A partir de ce moment, le sarracénat de

¹ *Fontes Rerum Austriacarum*, vol. XIII.

Ptolémaïs, tout en gardant le type primitif du dinar fathimite et en se servant encore des caractères et de la langue arabes, inscrit dans ses légendes les formules pieuses de la foi catholique : il ne dissimule plus son origine et sa nationalité, il l'affirme. Je pense et je n'hésite pas à dire que l'instigateur de cette réforme monétaire fut saint Louis. Nous voyons, en effet, le roi, fidèle à la même pensée, poursuivre le même but à son retour en France. Par une complaisance intéressée, le comte de Toulouse, son frère, autorisait, dans le comté venaissin, l'émission de pièces imitées des pièces arabes. En 1268, saint Louis écrivait au comte en le priant de faire cesser ce scandaleux abus : « *In cujus (monetæ) superscriptione, dit la lettre du roi, fit mentio de nomine perfidi Mahometi, et dicitur ibi esse propheta Dei; quod est ad laudem et exaltationem ipsius, et detestationem et contemptum Fidei et nominis christiani. Rogamus vos quatenus ab hujusmodi opere faciatis cudentes cessare*¹. » Deux ans auparavant, le pape Clément IV, par une bulle datée du 26 septembre 1266, avait vivement admonesté l'évêque de Maguelone, Bérenger de Frédol, qui, au mépris de l'honnêteté de sa profession, pratiquait sur ses terres de semblables errements. « En vain, disait le Souverain-Pontife, vous vous retrancheriez derrière l'usage pour excuser vos torts. Au lieu de vous justifier vous-mêmes, vous ne réussiriez qu'à accuser vos prédécesseurs; car un tel usage est un indice de corruption. Si c'est l'amour du gain qui lui a donné naissance et le perpétue, une pareille spéculation ne peut que déconsidérer la di-

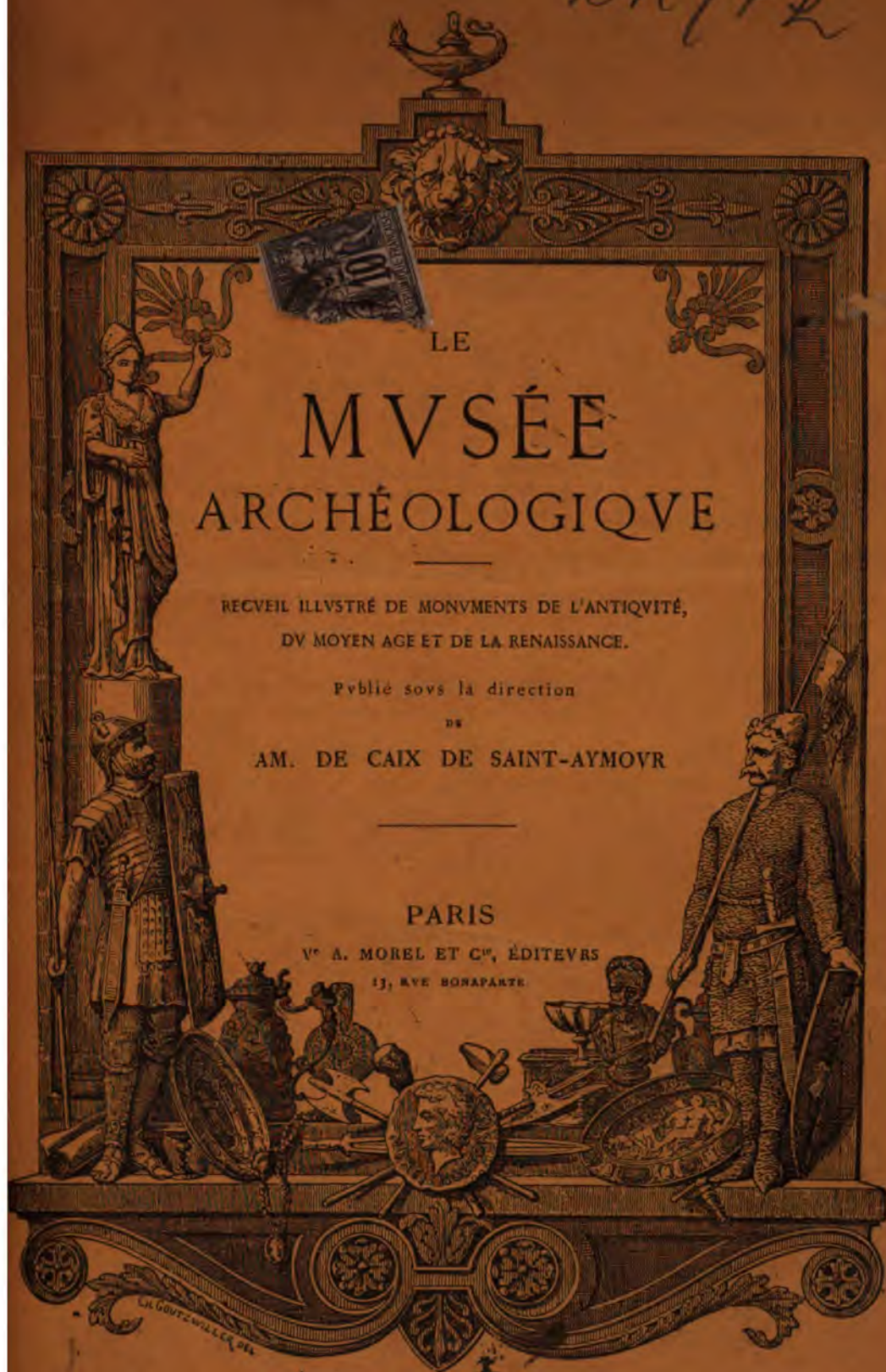
¹ A. Germain, *Mémoire sur les anciennes monnaies seigneuriales de Melgueil et de Montpellier*, p. 33.

» gnité épiscopale, puisque nous ne la tolérons même
» pas chez de simples clercs. Consultez votre confrère
» l'évêque d'Agde ; il vous dira combien, dans une posi-
» tion différente de celle d'aujourd'hui, nous nous
» sommes montré antipathique, en ce qui le regardait,
» à cette ligne de conduite. »

L'autorité du roi n'a aucune action sur l'évêque de Maguelone, qui échappe à sa juridiction ; mais on sent que la bulle du Pape a pour inspirateur la volonté de saint Louis. Je n'en veux pour preuve que cette phrase de la lettre de Clément IV : « Aussi n'hésitons-nous
» point à mander à Votre Fraternité, par ces Lettres
» apostoliques, que, si c'est sur les terres royales
» que vous agissez de la sorte, vous ayez à obéir aux
» ordres du roi. » En Orient comme en France, saint Louis, faisant appel au pouvoir spirituel du Pape, entreprend de réformer ce monnayage impie. A Saint-Jean d'Acre, où le roi le rencontre, le besant imité du dinar arabe, jouit d'une grande faveur commerciale ; c'est le numéraire connu et accepté depuis longtemps de tous. Il sert aux grandes transactions ; les usages lui donnent comme une possession d'état : le roi le maintient en le modifiant : mais sans atteindre son crédit, il ajoute à sa loyauté, et le sarracénat devient désormais une monnaie purement chrétienne sous un type musulman.

FIN.

2M 742^b



DEUXIÈME LIVRAISON

11^e VOLUME. — 1877.

TEXTE

- I. A. de Champeaux et Héron de Villefosse. — STATUE DE VÉNUS DE BRÉGNET (Lot-et-Garonne), p. 97.
- II. J. Geslin. — ÉTUDES SUR L'ART CHYPRIOTE, p. 103.
- III. G. Schlumberger. — BULLES BYZANTINES INÉDITES, p. 123.
- IV. A. Forgeais. — PLOMBES HISTORIÉES TROUVÉS DANS LA SEINE. BLASONS ET CHEVALIERS, p. 133.
- V. A. de Caix de Saint-Aymour. — ÉPÉES DE L'ÉPOQUE DU BRONZE, p. 165.
- VI. INDICATEUR DE L'ARCHÉOLOGUE ET DU COLLECTIONNEUR : I. Bibliographie, p. 170. — II. Académie des Inscriptions, p. 191.

GRAVURES.

- I. La Vénus de Brégnét (photogravure hors texte), p. 97.
 - II. Têtes (12) chypriotes, pp. 103 à 123.
 - III. Bulles byzantines (9) inédites, pp. 123 à 133.
 - IV. Plombs historiés (36) trouvés dans la Seine, pp. 133 à 165.
 - V. Épées (4) de l'âge du bronze, p. 167.
 - VI. Intérieur d'un tombeau étrusque, p. 173; Charlemagne, d'après Albert Dürer, p. 171; vuc de Carnac, p. 176; le fils de Niobé et son précepteur, p. 175.
-

à M. Morel 1700
le 10/11/1879

GUSTAVE SCHLUMBERGER

SCEAUX ET BULLES

DE L'ORIENT LATIN

AU MOYEN AGE

EXTRAIT DU *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE*

PARIS

V. A. MOREL & C^e, ÉDITEURS

13, RUE BONAPARTE, 13

1879



SCEAUX ET BULLES

DE L'ORIENT LATIN AU MOYEN AGE



On sait l'excessive rareté des sceaux ou bulles de l'époque des croisades, ayant appartenu à des seigneurs, des prélats ou autres hauts personnages de Terre-Sainte ou de l'Orient latin en général. Si Sébastien Paoli, dans son précieux *Codice diplomatico*, n'en avait publié un certain nombre tirés des archives de Malte, où il put puiser tout à son aise, ce qu'on en connaîtrait se résumerait à presque rien.

Depuis Paoli, la sigillographie de l'Orient latin n'a pour ainsi dire pas fait un pas. C'est à peine si Buchon et, dans ces dernières années, le marquis de Vogué et deux ou trois autres auteurs nous ont fait connaître quelques sceaux des Lusignan de Chypre, des prélats de Terre-Sainte ou des princes d'Achaïe. Enfin, les planches mêmes de Paoli, précieuses à plus d'un titre, puisque seules elles perpétuent jusqu'à nos jours le souvenir de ces monuments métalliques, la plupart disparus actuellement sous l'action du temps, ces planches, dis-je, sont d'une exécution si grossière et si peu fidèle, elles nous donnent une idée si inexacte du véritable caractère des types et des légendes, qu'elles ont plutôt un intérêt de curiosité qu'une valeur réellement archéologique; en outre, ces dessins si imparfaits ne sont accompagnés d'aucune explication, d'aucune interprétation quelconque. Il serait donc vivement à

désirer que tous les sceaux gravés dans Paoli puissent un jour être publiés à nouveau d'après des exemplaires originaux. Il serait à désirer surtout que cet immense fonds de Malte, qui bien certainement n'a point été épuisé par Paoli, et qu'un jour aussi les archives du Vatican aux richesses fabuleuses soient sérieusement explorés au point de vue de cette sigillographie de l'Orient latin qui en recevrait d'un coup un enrichissement si extraordinaire. Les archives de la plupart des villes d'Italie fourniraient également le plus ample contingent.

J'ai eu la curiosité de rechercher dans la magnifique collection de sceaux conservés aux Archives nationales, les sceaux ou bulles se rapportant à l'histoire de l'Orient latin au moyen âge. Ces sceaux, en nombre assez considérable, et qui offrent presque tous un très-vif intérêt, sont décrits très-sommairement dans le volume des *Inventaires et Documents des Archives*, consacré au *Catalogue des sceaux* et rédigé par M. Douet d'Arcq; jamais, du moins à ma connaissance, ils n'ont été ni gravés ni interprétés; c'est donc pour moi une réelle bonne fortune que de pouvoir, grâce à l'inépuisable obligeance de M. Demay, le savant sigillographe et l'aimable conservateur aux Archives, offrir à ceux qu'intéresse l'histoire des Francs de Terre-Sainte la primeur de ces sceaux si précieux qui peuvent passer encore aujourd'hui pour à peu près inédits. J'y ajoute le dessin et la description de quelques autres sceaux de l'époque des croisades qui font partie de ma collection ou d'autres cabinets. Je prie instamment toutes les personnes qui posséderaient des sceaux ou bulles des Francs d'Orient, ou qui auraient connaissance de collections publiques ou particulières en contenant, de bien vouloir m'en informer et de pousser l'obligeance jusqu'à me faire parvenir des empreintes, en vue de cette sigillographie générale de l'Orient latin que je rêve de publier un jour.

Les indications que j'ai données sur les divers titulaires des sceaux sont tirées pour la majeure partie de l'édition des *Familles d'outre-mer* de Du Cange, publiée par M. G. Rey. J'ai puisé également de nombreux renseignements dans la précieuse *Histoire de l'île de Chypre* de M. de Mas Latrie.

1° SCEAUX ET BULLES DE PRÉLATS.

De nombreux sceaux de prélats de Terre-Sainte sont appendus à une lettre sans date, par laquelle ces prélats demandent du secours au roi de France, Philippe-Auguste. Cette lettre est donc au moins antérieure à 1221, date de la mort de ce prince. Voici la description de ces sceaux, qui n'ont jamais été gravés et dont quelques-uns donnent des noms d'évêques qui ne sont point cités dans les Familles d'outre-mer.

N° 1. — Pierre, archevêque de Césarée.



Fragment de sceau rond. (Archives nationales. I, 443, n° 2. N° 11808 du Catal. Douet d'Arcq.)

PETRI CESARIENSIS ARC. *Sigillum Petri Cesariensis Archiepiscopi.* L'archevêque de face, vu à mi-corps.

Pierre, archevêque de Césarée, figure dans deux actes datés de Césarée, du mois de février 1206 ou 1207¹, dans lesquels il est seulement désigné par l'initiale P : (*P[etrus] archiepiscopus*). Il figure, par contre, avec son nom écrit en entier dans un autre acte de 1207, cité par Du Cange. Une lettre d'Innocent III, en date du 20 février 1214, et adressée à l'archevêque de Césarée, sans indication de nom, concerne

1. *Tabula ordinis Theutonici*, p. 32, et Paoli, *Codice diplomatico*, t. I, p. 95, n° XC.

encore très-probablement, d'après les *Familles d'outre-mer*, ce même archevêque Pierre.

En 1227 et 1228, nous trouvons encore un P.... archevêque de Césarée, cité par Mathieu Paris¹. De même, une lettre un peu antérieure du pape Grégoire IX, en date du 23 décembre 1223, adressée à tous les fidèles au sujet de l'état malheureux de la Terre-Sainte, ne désigne que par l'initiale P l'archevêque de Césarée, alors en fonctions. Enfin, dans deux titres datés d'Acre en octobre 1230², nous trouvons encore ce même *Dominus P[etrus] Cesariensis ecclesie archiepiscopus*, et le continuateur de Guillaume de Tyr le nomme tout au long *Pierre*, au 3 mai 1232. Comme le dit M. Rey, il n'est nullement prouvé que cet archevêque Pierre de 1206 et de 1232 ne soit pas un seul et même personnage, bien que Du Cange semble en douter. En tout cas, Pierre, archevêque de Césarée, qu'il ait été le premier et le seul de ce nom, ou seulement le second, dut mourir avant 1244, puisque à cette date nous trouvons un J.... archevêque élu de Césarée³.

L'archevêché de Césarée, fondé en 1101, immédiatement après la prise de cette ville par les croisés, eut pour premier titulaire Baudouin, qui avait été élu quelques mois auparavant abbé de Notre-Dame de Josaphat.

Paoli⁴ a fait graver trois autres sceaux de l'archevêché de Césarée, deux anonymes et une bulle d'un prélat dont le nom commence par un E.... probablement. Sur le revers de cette bulle curieuse, on voit saint Pierre baptisant le centenier Corneille.

1. Pages 234, 242.

2. *Tabulae ordinis Theutonici*, pages 58 et 59.

3. Mathieu Paris, p. 427.

4. T. I, pl. I, nos 1, 6 et 7.

N° 2. — Hugues, archevêque de Nazareth.



Sceau ogival. (Archives nationales. I, 443, n° 2. Catal. Douet d'Arcq, n° 11809.)

+ SIG' HVGONIS. NAZARENI ARCHIEPISCI : *Sigillum Hugonis, Nazareni Archiepiscopi.* L'archevêque assis, de face, sur un siège supporté par deux animaux fantastiques. *Même provenance que le sceau précédent.*

Hugues, archevêque de Nazareth, figure dans deux actes du cartulaire de Manosque, datés de 1231 et de 1234; dans un autre acte passé à Acre en 1235¹, il signe : *venerabilis pater Hugo, archiepiscopus Nazarenus*. Philippe-Auguste étant mort en 1221, Hugues devait être archevêque avant cette époque, puisqu'il a signé la lettre adressée à ce souverain par les prélats de Terre-Sainte. Il est seulement désigné par l'initiale H dans une lettre des prélats et barons de Syrie, adressée à Thibaut de Navarre, en date du 6 octobre et probablement de l'année 1239. L'*Oriens christianus*² le nomme à tort Henri et le confond avec son successeur de ce nom, lequel est désigné comme archevêque de Nazareth dès 1244.

1. *Tabula ordinis Theutonici*, p. 64.

2. T. III, c. 1298.

Paoli¹ donne les bulles de deux archevêques de Nazareth, *Letharius* et *Henricus*, le Henri précisément dont je viens de parler. Le marquis de Vogué² a publié à nouveau d'après un exemplaire original de son cabinet la bulle de l'archevêque *Letharius*.

Au revers de ces deux bulles figure la *Salutation angélique*, avec la légende : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum*.

L'archevêché de Bethsan fut de bonne heure transféré à Nazareth. Les archevêques de Nazareth avaient cour, coin et justice et devaient 150 sergents de service de guerre.

N° 3. — *Renier, évêque de Bethléem.*



Sceau ogival. (Archives nationales. J. 443, n° 2. — Catal. Douet d'Arcq, n° 11815.)

+ S: RAINERII. EPISCOPI. BETHLEEMITANI. L'évêque, debout, de face. *Même provenance que les sceaux précédents.*

Renier était évêque de Bethléem en 1223; de plus, il devait être monté sur le trône épiscopal avant la mort de Philippe-Auguste, c'est-à-dire avant 1221. C'est donc probable-

1. T. I, pl. III, n° 33, et pl. VI, n° 60.

2. *Revue numismatique française* de 1865.

ment lui, l'évêque de Bethléem, qui assista au siège de Damiette en 1218 et 1219¹.

Les auteurs du *Gallia christiana*² identifient ce Renier avec un certain R., sous-diacre, qui, à la mort de Pierre, évêque de Bethléem, tué en 1205 à la bataille d'Andrinople, disputa à P., chanoine du Saint-Sépulcre, le siège épiscopal de Bethléem. La mention de ces faits existe dans deux décrétales du pape Innocent III. Chaque compétiteur fut élu par son parti. L'élection du sous-diacre fut confirmée par le patriarche de Jérusalem; le chanoine, par contre, avait pour lui la faveur du roi. Le pape cassa les deux élections comme non canoniques. Les auteurs du *Gallia christiana* estiment, d'après une lettre d'Innocent III, que ce pontife rétablit plus tard sur son siège épiscopal le sous-diacre R., qu'ils identifient avec Renier; toutefois cette restauration dut être postérieure à l'épiscopat de Thomas, qui figure en qualité d'évêque de Bethléem dans un document de 1207.

C'est probablement encore ce même évêque Renier qui assista, en 1223, à l'assemblée tenue en Campanie par Honorius III, en vue de secourir la Terre-Sainte. On a de ce Renier une lettre en date du mois de mars 1223, où il énumère les biens que Guy, comte de Nevers, avait donnés à son église et qu'il met sous la protection de la comtesse de Nevers.

N° 4. — *Radulfe, abbé de Notre-Dame de Josaphat
ou de la Vallée de Josaphat.*



1. Mathieu Paris, p. 208.

2. *Gallia christiana*, t. XII, c. 689.

Sceau rond. (Archives nationales. J., 443, n° 2. Catal. Douet d'Arcq, n° 11822.)

+ : S · RA . . . ABBATIS · IOSAPHAT : *Sigillum Ra..... abbatiss Josaphat.* L'abbé vu de face à mi-corps. *Même provenance que les sceaux précédents.*

Sur ce sceau, le nom du titulaire n'est plus figuré que par les deux premières lettres *Ra*; M. Douet d'Arcq, dans la description sommaire qu'il nous en donne, ne s'explique pas sur l'identité de ce personnage. Dans les *Familles d'outre-mer*, il n'est également fait mention d'aucun abbé de Notre-Dame de Josaphat vers l'époque du règne de Philippe-Auguste; je n'en trouve aucun de cité entre l'abbé Robert, qui paraît en 1135 et 1137, et l'abbé Henri, mentionné dans un acte de 1248. Seules les *Tabulæ ordinis Theutonici* nous renseignent sur le nom véritable de l'abbé auquel appartenait ce sceau et dont le nom commençait par les deux lettres *Ra*... J'y trouve, en effet (pages 57 et 59), un premier acte daté d'Acre, en octobre 1230, par lequel *Radulfe*, abbé de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat (*Radulfus, abbas Sancte-Marie de valle Josaphat*) et son chapitre autorisent leur tenancier, Jean de Canay, à vendre aux Teutoniques le *casau* de *Keisereth* et la terre (*gastina*) *Mahus*, et un second acte fait à Acre à la même époque, et par lequel le chargé de pouvoir des Teutoniques s'accorde avec l'abbé *Radulfe* et le couvent de la Vallée de Josaphat, au sujet : « *de domo Rolandi de Tercionario et gastina cum domunculis, quas assignavit domus abbati de Josaphat pro L. bisantiis censualibus* ».

L'abbaye des Bénédictins de Notre-Dame de Josaphat, ou de la Vallée de Josaphat, relevait immédiatement du patriarche de Jérusalem. « L'abbé, disent les *Familles d'outre-mer*, portait mitre, crosse et anneau et devait 150 sergents de service. Ce monastère était joint à l'église érigée sur le sépulcre de la Vierge, et qui se voit encore aujourd'hui au fond de la vallée du Cédron, près du jardin de Gethsémanie. Cette église, connue sous le nom de *Tombeau de la Vierge*, paraît avoir été construite dans la première moitié du XII^e siècle. Guillaume de Tyr dit que la reine Mélissende, femme de Foulques d'Anjou,

roi de Jérusalem, fut enterrée dans cet édifice. Pendant toute la durée du royaume latin de Jérusalem, ce fut le but habituel de la procession du Saint-Sépulcre le jour de l'Assomption de la Vierge ».

Il n'a pas encore, à ma connaissance, été publié de bulles des abbés ou de l'abbaye de Notre-Dame de Josaphat.

N° 5. — N. abbé du Mont des Oliviers
ou Mont Olivet, à Jérusalem.



Sceau rond. (Archives nationales. J, 443, n° 2. Catal. Douet d'Arcq, n° 11823.)

+ S · D · ABB' MONTIS OLIVETI : *Sigillum D..... abbatis Montis Oliveti.* — *Sceau de même provenance que les précédents et, par conséquent, antérieur à l'année 1221.*

Bernard, le dernier des abbés du Mont Olivet cité par les *Familles d'outre-mer*, figure dans un acte de 1169. L'initiale *D* est-elle celle du titulaire qui signe la lettre au roi de France ou simplement la première lettre du mot *Domini* : *sigillum Domini abbatis*, etc.? Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier si l'abbé du Mont Olivet était désigné sur le document original conservé aux Archives par cette même initiale *D*, ce qui indiquerait qu'il s'agit bien là du nom même du titulaire.

Je n'ai retrouvé aucune indication sur les titulaires de l'abbaye du Mont des Oliviers du commencement du XIII^e siècle.

L'abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin du Mont Olivet relevait directement du patriarche de Jérusalem

L'abbé portait mitre, crosse et anneau et devait pour son service 150 sergents (ou 50 seulement, suivant certains manuscrits des *Assises*). Ce sceau est, je le crois, le premier qui ait été publié de l'abbaye du Mont Olivet.

N° 6. — *Maur, abbé du temple de Notre-Seigneur, à Jérusalem.*



Sceau rond. (Archives nationales. Catal. Douet d'Arcq, n° 11825.)

+ S : MAVRI · ABBATIS : TE... DNI : *Sigillum Mauri, abbatís Templi Domini.* L'abbé, vu de face jusqu'à mi-corps. *Sceau de même provenance que les précédents et, par conséquent, antérieur à 1221.*

Maur, abbé du Temple, ne figure ni dans les *Familles d'outre-mer*, ni dans le *Cartulaire de l'Ordre Teutonique*, ni dans aucun autre recueil de diplômes à moi connu. Ce prélat doit avoir été le prédécesseur, peut-être immédiat, de l'abbé du Temple Hugues (*Hugo Templi Domini abbas*), lequel est cité dans deux actes de l'année 1236¹ et dans un autre de l'année précédente, daté d'Acre.

L'abbaye du Temple de Notre-Seigneur, des chanoines réguliers de Saint-Augustin, fut fondée par Godefroy de Bouillon et paraît avoir été d'abord un simple prieuré. Elle relevait directement du patriarche. L'abbé portait mitre, crosse et anneau et devait 150 sergents de service de guerre. La

1. *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, 178, p. 220.

ville de Naplouse, dans la montagne de Samarie, en dépendait immédiatement.

Dans les *Assises*, il est dit, à propos du couronnement des rois de Jérusalem, « que le roi est couronné au moustier du Sépulcre et va au *Temple Domini*, et de là offre sa couronne sur l'autel où fut offert Notre-Seigneur à saint Siméon, puis l'on entre au *Temple Salomon*, qui est la maison des *Templiers* ». Ce *Temple Salomon* était simplement, on le sait, l'ancienne église de la Présentation, construite par Justinien, aujourd'hui mosquée d'El-Aksa. Ce fut à l'ombre de ses murs que l'ordre des Templiers prit naissance.

La dédicace de l'église du *Temple Domini* se fit en grande pompe, le 3 janvier 1136, par le légat Albéric, évêque d'Ostie; elle était le but de la procession du Saint-Sépulcre, le jour de la Purification.

Après la prise de Jérusalem par Salah-ed-dyn, la communauté du Temple fut transférée à Acre.

On ne connaît pas jusqu'ici d'autres sceaux ou bulles des abbés du Temple.

N° 7. — N..., évêque de Saint-Jean d'Acre.



Fragment de sceau ogival. (Archives nationales. S, 4411, n° 10. Catal. Douet d'Arcq, n° 11814.)

SIG.....ACHONENSIS EP... : *Sigillum..... Acconensis episcopi*. L'évêque de face, debout.

Ce sceau est appendu à une charte sans date du XIII^e siècle, et comme le nom du titulaire a malheureusement disparu, il est impossible de le classer à un évêque en particulier.

L'évêché de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre fut fondé aussitôt après la prise de cette ville par le roi Baudouin I^{er}, en 1104.

Paoli a publié cinq sceaux des évêques d'Acre, entre autres celui de l'évêque Radulfe, qui fut depuis archevêque de Tyr, et dont je donne plus loin le sceau archiépiscopal.

N^o 8. — *Bonacursus ou Bonacourt, archevêque de Tyr.*



Fragment de sceau rond. (Archives nationales. S, 5059. Catal. Douet d'Arcq, n^o 11813.)

.....DEI GRA ARchiepiscopus. L'archevêque assis sur un siège supporté par des griffons entre deux fleurs de lis.

Contre-sceauMETROPOLIS. S.... pour *Metropolis Surie*. Une ville. — Ce sceau est appendu à une donation de l'archevêque Bonacourt aux Hospitaliers, datée d'Acre, le 1^{er} octobre 1279.

Bonacourt (*Bonacursius*) de Gloire, religieux dominicain, né en Syrie, successeur de Jean de *Sancto Messano* ou *Maxentio*, archevêque de Tyr et vicaire du patriarche de Jérusalem,

est mentionné par le continuateur de G. de Tyr¹ et par Echard², d'après Bernard Guidonis. Il figure également dans un acte du 1^{er} septembre 1290, rapporté par Ughelli³. C'est le dernier archevêque de Tyr que mentionne l'*Oriens christianus*; le 15 août 1286, il couronna solennellement roi de Jérusalem, dans la cathédrale de Tyr, le roi de Chypre Henri II.

M. le comte Riant vient de publier dans le *Bulletin de la Soc. nat. des Antiquaires de France* (1877, 1^{er} et 2^d trimestres), des exemplaires en parfait état de conservation du sceau et du contre-sceau précédents, appendus à une charte datée d'Acre, le 19 octobre 1277, et délivrée par l'archevêque *Bona-cursus*.

N° 9. — Frédéric, archevêque de Tyr.



Bulle de plomb. (Archives nationales. S, 4890, n° 28. Catal. Douet d'Arcq, n° 11812.)

+ S FREDICI · TIRENSIS ARCHIEPI : *Sigillum Frederici, Tyrensis archiepiscopi.*

† CIVITAS TYPI : *Civitas Tyri.* Château à trois tours.

Cette belle et curieuse bulle est appendue à une charte sans date de la seconde moitié du XII^e siècle.

Frédéric, archidiacre de Saint-Lambert de Liège, fils de Henry, comte de la Roche-en-Ardenne, et neveu de Gode-

1. *Amplis. Coll.*, t. V, col. 746, n° 17 c.

2. Quétif et Echard, *Scriptor. ord. præd.*, t. I, p. 159.

3. Ughelli, *Italia sacra*, t. IV, c. 1215, 1216.

froy, comte de Namur, fut d'abord chanoine du Temple, puis évêque d'Acre. En 1152, il assista en cette qualité, aux côtés du roi Baudouin III, au siège d'Ascalon; en 1157, il souscrivit le titre octroyé aux Pisans par Amaury, comte de Jaffa et d'Ascalon; le 31 juillet 1161, il signa un autre acte du roi de Jérusalem Baudouin III¹. Il fut envoyé à Rome par le patriarche Amaury pour y faire confirmer l'élection de celui-ci. En 1164 seulement, il remplaça l'Espagnol Pierre sur le siège archiépiscopal de Tyr et mourut le 30 octobre 1173. Il fut inhumé au chapitre du Temple.

Le siège archiépiscopal de Tyr, le premier des archevêchés de Terre-Sainte dépendant du patriarche de Jérusalem, avait été fondé deux ans avant la prise de cette ville, qui eut lieu en 1124. Le premier titulaire fut Eudes, lequel mourut pendant le siège. Son successeur fut un Anglais, Guillaume, prieur du Saint-Sépulcre.

Je n'ai retrouvé ni dans Paoli ni ailleurs d'autres bulles ou sceaux des archevêques de Tyr.

N° 10. — *Hugues, évêque de Bethléem.*



Faible fragment de sceau ogival. (Archives nationales. S, 4229. Catal. Douet d'Arcq, n° 11816.)

1. *Tabulæ ordinis Theutonici*, p. 5.

S . F... S...hVGONIS ORD.....EPI · BETH... *Sigillum fratris Hugonis, ordinis. . . . , episcopi Bethleemitani*. Type légendaire, dont il ne reste plus qu'une parcelle.

Contre-sceau. + VIDIMVS ; STELLAM..... Vidimus stellam. Étoile à sept rais dans un encadrement orné.

Ce sceau est appendu à une donation aux Frères-Prêcheurs de Paris, en date de 1292. Il a déjà été publié, avec le sceau de l'évêque Renier (sceau n° 3), par M. de la Genissière dans son livre sur l'église de Bethléem.

Hugues de Curcis, évêque de Bethléem, intronisé en 1279, vint en France et assista à l'assemblée tenue au Louvre en 1291 au sujet de Guy, comte de Flandre. En 1295, il fut envoyé en ambassade par le roi de France au duc d'Autriche. Il vivait encore en 1297. C'est durant son séjour en France qu'il octroya aux Frères-Prêcheurs de Paris la donation scellée du sceau dont je donne aujourd'hui la gravure. Du Cange cite de lui un titre original dans lequel il prend le titre de : *Dei et Sedis Apostolicæ gratia ecclesiæ S. Nativitatis Christi Bethleemitanus episcopus* ; par cet acte, il cède, en échange d'une rente annuelle, à Robert, comte de Nevers, fils du comte de Flandre, le bourg de « Pantonne », où est située la chapelle de Notre-Dame de Bethléem, qui relève immédiatement de l'église et de l'évêché de ce nom. Cet acte fut expédié, le 27 avril 1291, *in palatio Castri Montis Noxii, Nivernensis diocesis*.

L'étoile et la légende du contre-sceau font à l'astre qui guida les rois mages jusqu'à la crèche divine, une allusion trop claire pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Bethléem tomba aux mains des croisés le 15 juillet 1100, selon Guillaume de Tyr. Le prieuré de chanoines réguliers qui s'y établit aussitôt fut, à la prière du roi Baudouin I^{er}, transformé, en 1110, en évêché, par le pape Pascal et son légat, Gibelin, archevêque d'Arles. Le premier titulaire du nouveau siège fut Aschetin, évêque titulaire d'Ascalon, dont le siège épiscopal fut transformé en simple paroisse du nouvel évêché bethléémite.

M. le comte Riant a publié dans le *Bulletin de la Soc. nat. des Antiquaires de France* de l'année 1877, le sceau de l'évêque

de Bethléem, Gaillard d'Oursault, prédécesseur immédiat de Hugues de Curcis.

On conserve aux Archives nationales l'original d'une lettre datée d'Acre, du mois de juin 1286, cinq ans avant la prise de cette ville par les Sarrasins, et signée par divers prélats d'Orient. Ils y protestent contre les usurpations cominises au préjudice de Henri II, roi de Chypre et de Jérusalem, par les Français au service de Charles d'Anjou. Ce précieux document porte encore les sceaux de plusieurs de ces prélats, sceaux dont voici la description :

N° 11. — Mathieu, évêque de Famagouste.



Sceau ogival. (Catal. Douet d'Arcq, n° 11817.)

..... TRIS MATHI · D' · ORDIN · MIOR' DI GRA ·
FAMAGVSTAI EPI : *Sigillum fratris Mathei de ordine Minorum, Dei gracia Famagustani episcopi.* L'évêque debout, de face. Au bas, un priant. Dans le champ : · SANTVS · NICOLAVS ·

Mathieu, de l'ordre des Frères mineurs, évêque de Fama-

gousté en 1286, n'est pas cité dans les *Familles d'outre-mer*. J'y vois Valasque, également des Frères mineurs, promu à cette dignité en 1267, et Guy mort en 1308. C'est entre ces deux prélats que se place l'évêque Mathieu, lequel n'est également pas mentionné dans les *Tabulæ ordinis Theutonici* et autres recueils de diplômes; mais il l'est par M. de Mas Latrie. Le 24 juin 1286, lorsque le roi de Chypre et ses grands officiers, escortés d'une flottille de guerre, furent débarqués à Saint-Jean d'Acre aux acclamations de la foule, ils firent cerner aussitôt le château royal où s'était renfermé messire Eudes Poilechien, sénéchal du roi de Sicile. Les deux envoyés royaux qui allèrent, avant toute action, le sommer de se retirer, furent frère Mathieu, religieux franciscain, évêque de Famagouste, et frère Martin, abbé du couvent du Temple Domini d'Acre. N'ayant rien pu obtenir de Poilechien, ils firent dresser acte de son refus dans le château même, en présence d'un notaire et des témoins qu'ils avaient amenés à cet effet, et allèrent rejoindre la cour à Sainte-Croix ¹. (Mas Latrie, *Hist. de l'île de Chypre*, t. I, p. 478.)

L'évêché latin de Famagouste fut fondé aussitôt après la conquête de l'île par les Occidentaux. Une lettre d'Innocent III, du 17 mai 1211, mentionne déjà un évêque de Famagouste qui paraît être l'Italien César de Alagno. Jusqu'à la conquête génoise, ce fut dans la cathédrale de Famagouste que les rois de Chypre reçurent la couronne de Jérusalem, tandis que celle de Chypre leur était, on le sait, donnée dans le dôme de Nicosie. Il n'a pas été publié, à ma connaissance, de sceau de l'évêché de Famagouste.

N° 12. — *Gaufrid ou Geoffroy, évêque d'Hébron
ou de Saint-Abraham.*

Sceau ogival. (Catal. Douet d'Arcq, n° 11818.)

1. Une expédition de cet acte de protestation, originale et scellée, se trouve aux Archives, à Paris. Section hist. J, p. 511, Sicile, n° 6.

S' · FRIS : GAVFRIDI · DEI · GRA : EPI : EBROŃENSIS :
Sigillum fratris Gaufridi, Dei gracia episcopi Ebronensis.
 L'évêque debout, de face, sous un dais.

Même provenance que le sceau précédent.



Gaufrid ou Geoffroy, de l'ordre des Prêcheurs, fut promu à l'évêché d'Hébron, l'an 1268¹.

Il existe un acte d'arbitrage, daté d'Acre, du 11 août 1273², au sujet d'une contestation de biens entre les Teutoniques et l'évêque Geoffroy (*Venerabilis pater frater Godefredus de ordine predicatorum D. G. episcopus Ebronensis*). Il s'agit de la propriété d'une maison sise à Saint-Jean d'Acre et connue sous le nom de *Mont-Musard* (*Mons Musardus*), maison attenant au palais épiscopal. L'évêque fut condamné à restituer le *Mont-Musard*, en échange d'une somme de 500 besants sarracénats et d'une rente annuelle de 2 autres besants.

Paoli (t. I, pl. VI) a publié une bulle de plomb du même évêque Geoffroy. Sur sa planche VII, figure une autre bulle

1. *Oriens christianus*, t. III, col. 1269, 1270. — Continuat. de G. de Tyr, *amplius coll.*, t. V., col. 743 c.

2. *Tabulæ ordinis Theutonici*, p. 116.

d'un Pierre, évêque d'Hébron, que je ne retrouve pas dans les *Familles d'outre-mer*. Sur ces deux bulles, on voit au revers les effigies des trois patriarches, avec la légende : *Abraham, Isaac et Jacob*. La tradition veut, on le sait, que les restes vénérables des trois patriarches aient été ensevelis en ce lieu.

Le prieuré d'Hébron fut transformé en évêché en 1168, et le premier évêque fut Renaud, neveu du patriarche Foucher.

N° 13. — *Geoffroy, évêque de Lidda ou Lidde, Ramlèh (Rame), ou encore de Saint-Georges ou de Saint-Georges de Lidda ou Ramlèh.*



Sceau ogival. (Catal. Douet d'Arcq, n° 11819.)

† · S · GAVFRIDI · DEI · GRACIA · LIDDESIS · EPISCOPI · *Sigillum Gaufridi, Dei gracia Liddensis episcopi.* L'évêque, debout, de face, sur piédouche. Dans le champ, trois étoiles, deux à dextre, une à senestre.

Nota. — Le graveur a ménagé, aux dépens de la légende, la place pour le croçon de la crosse.

Même provenance que les sceaux précédents.

Ce sceau, de l'année 1286, nous donne le nom d'un évêque de Lidda qui n'est pas mentionné dans les *Familles d'outre-mer*.

André, évêque de Lidda, fut un des vingt-trois prélats qui, réunis à Rome en 1295, accordèrent des indulgences au monastère de Glandières, du diocèse de Metz ¹. Il doit avoir été le successeur immédiat de l'évêque Geoffroy. Avant lui, les *Familles d'outre-mer* ne citent que l'évêque Guillaume, transféré du siège de Lidda à celui d'Agen en France, le 22 juillet 1263.

Par lettres du 24 octobre 1272, adressées à l'archevêque de Nazareth et aux évêques de Bethléem et de Panéas, le pape Grégoire X se plaint de ce que l'évêque de Lidda ait couronné, le 24 septembre 1269, Hugues III de Chypre, roi de Jérusalem. Le pape ne désigne point l'évêque par son nom, mais il est possible qu'il s'agisse également là de Geoffroy de Lidda. Le couronnement eut lieu à Tyr, la nouvelle ville du sacre depuis la prise de Jérusalem, et M. de Mas Latrie dit que l'évêque de Lidda fut délégué par le patriarche, en l'absence, sans doute, de l'archevêque de Tyr, auquel l'usage réservait le privilège de donner l'investiture ecclésiastique au nouveau roi, quand le patriarche en était empêché.

L'évêché de Ramlèh et de Lidde fut fondé, dès 1099, immédiatement après la prise de cette ville par les croisés, et son premier titulaire, le Normand Robert, fut le premier évêque latin de Terre-Sainte. L'église épiscopale, placée sous le vocable de Saint-Georges, était située à une certaine distance de la ville de Ramlèh. Les évêques de Rame et de Lidde s'intitulaient, le plus souvent, évêques de Saint-Georges, et indifféremment de Saint-Georges de Rame ou de Saint-Georges de Lidde.

Les évêques de Ramlèh étaient seigneurs de la ville de Lidde. Ils avaient droit de haute cour et devaient, à cause de leur temporel, dix chevaliers et deux cents sergents du service de guerre.

Il n'a pas encore été publié, à ma connaissance, de sceau des évêques de Saint-Georges de Ramlèh et Lidde.

1. Mart. *Thesaur. anecd.*, t. I, col. 1271.

N° 14. — *Adam, abbé de Notre-Dame du Mont de Sion, à Jérusalem.*



Sceau ogival. (Archives nation. M, 577. Catal. Douet d'Arcq, n° 11824.)

..... ADE ABBATIS · MONT · SYON DNI. PLI. :
[*Sigillum*] Ade, abbatibus Montis Syon, Domini Pape capellani.
L'abbé de face avec la crosse et le livre.

Contre-sceau. + S · S · RAPHAELIS; *Secretum Sancti Raphaelis.* Pierre gravée; la Fortune ¹.

Ce sceau est appendu à une lettre datée d'Acre, le 3 mars 1288 (v. s.), par laquelle l'abbé de Notre-Dame de Sion ordonne aux chanoines de Saint-Samson d'Orléans de reconnaître pour prieur l'évêque Gérard de Valence.

L'abbaye de *Notre-Dame du Mont de Sion*, à Jérusalem, fut d'abord un simple prieuré des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Elle relevait directement du patriarche. En 1152, le roi Louis VII de France lui fit don de l'église collégiale de Saint-Samson d'Orléans, en considération du bon accueil que les religieux de ce monastère lui avaient fait en Terre-Sainte.

L'abbé de Sion portait mitre, crosse et anneau, et devait

1. Ce contre-sceau n'a pas été gravé.

150 sergents pour son service. L'église et l'abbaye étaient le but de la procession du Saint-Sépulcre, le jour de Pentecôte.

L'abbé Adam de Notre-Dame du Mont Sion n'est connu que par le document de 1288, auquel était appendu le sceau que je publie aujourd'hui. Il n'a pas été jusqu'ici, à ma connaissance, publié d'autre sceau ou bulle des abbés de Notre-Dame de Sion.

Le type du contre-sceau, que je n'ai pas vu et que je décris d'après M. Douet d'Arcq, est un antique représentant la *Fortune*. La légende qui l'accompagne fait à l'archange Raphaël une allusion dont la raison m'échappe.

N° 15. — *Abbaye de Notre-Dame du Mont de Sion.*



Bulle de plomb. (Archives nationales. S, 5042. Catal. Douet d'Arcq, n° 11821.)

+ SIGILL' · SPC · SCI · DE MONTE SYON : *Sigillum Spiritus Sancti de Monte Syon.* Le Saint-Esprit descendant sur les apôtres.

Revers. + TRANSITVS. DEI GENITRICIS : *Transitus Dei Genitricis.* La mort de la Vierge.

Cette bulle est appendue à une charte datée d'Acre, le 2 mars 1289 (v. s.).

N. 16. — *Pierre, évêque de Panéas ou Belinas.*

† FR. PETRVS DEI · GRA PANEADE EPS : *Frater Petrus D. G. Paneadensis episcopus.* L'évêque debout, de face, bénissant.

Ce beau sceau ogival est conservé au Cabinet des médailles dans une collection non encore cataloguée de sceaux et matrices. Il est malheureusement impossible de savoir de quelle pièce il a été détaché. Je ne trouve ni dans les *Familles d'outre-mer*, ni dans les historiens des croisades, ni dans aucun cartulaire, la moindre mention d'un évêque de Panéas du nom de Pierre. Les *Familles d'outre-mer* ne désignent nominativement que deux seuls évêques de Panéas, Adam et Jean, tous deux du XII^e siècle.

On ignore la date précise de la fondation de l'évêché latin de Banias, Panéas ou Belinas. Nour-ed-dyn prit et détruisit de fond en comble Belinas en octobre 1167.

N° 17. — *Amaury (Aimery ou Amalric),
patriarche d'Antioche.*



Bulle de plomb.

+ AIMERICVS PATRIARCHA ANTIOCENVS. Buste du patriarche bénissant.

Revers : + SIGILLVM SANCTI PETRI APOSTOLI. Buste de saint Pierre, patron d'Antioche.

Cette magnifique bulle de plomb, dont un exemplaire grossièrement dessiné figure sur la planche III (n° 31) de l'ouvrage de Paoli, fait partie de ma collection.

Amaury, patriarche d'Antioche, a joué un rôle considérable en Syrie pendant la seconde moitié du XII^e siècle. Tous ceux qui ont parcouru la Chronique de Guillaume de Tyr connaissent les violents démêlés de ce personnage ambitieux, d'abord avec Renaud de Châtillon, dont il avait voulu empêcher le mariage avec la princesse Constance d'Antioche, plus tard avec le prince Bohémond III, qu'il avait excommunié à cause de son mariage avec Sibylle du vivant de son autre femme, la princesse Théodora.

Amaury, né à Limoges, fut élevé à la chaire patriarcale d'Antioche par la faveur du prince Raymond de Poitiers, premier mari de Constance. Guillaume de Tyr nous le représente comme un personnage illettré et de mœurs licencieuses. Son élection fut un scandale public. Délivré, grâce à l'intervention du roi de Jérusalem, de l'étroite prison où le tenait, à la suite

de leurs démêlés, le prince Renaud, il se réfugia à Jérusalem, où il passa plusieurs années. En 1180, il fut assiégé par Bohémond III dans sa résidence patriarcale. Après le désastre de Tibériade, en 1187, il écrivit à Henri II d'Angleterre une lettre qui nous a été conservée. Il mourut cette même année au mois de septembre.

N° 17 bis. — *Robert, évêque de Tripoli.*



Bulle de plomb.

+ S' · ROBERTI : EPI : TRIPOLIS : *Sigillum Roberti, episcopi Tripolis.* — Buste de l'évêque, de face, mitré, croisé, bénissant.

Revers : + ALMA : DEI : MATER · Buste de la Vierge tenant l'enfant Jésus.

Cette superbe bulle est appendue à une pièce sans date conservée aux Archives du Pas-de-Calais, et par laquelle Béatrix, femme de Thomas de Ham, connétable de Tripoli, fait abandon de ses droits de douaire en faveur de son mari. L'évêque Robert était un des témoins. M. Demay, qui a donné une description de ce sceau dans son inventaire des *Sceaux de l'Artois et de la Picardie* (n° 2315), a bien voulu m'en remettre une empreinte. Le savant sigillographe assigne à la donation de Béatrix en faveur de son mari la date de 1227, avec un point de doute. Cette indication est très-probablement exacte. Nous possédons un document de 1228 constatant que déjà à cette époque Thomas de Ham était connétable de Tripoli. Il avait très-vraisemblablement succédé dans cette charge à son

père, Gérard de Ham, qui est cité pour la dernière fois comme connétable de Tripoli en 1217, époque à laquelle il prit part à l'expédition du roi André de Hongrie¹.

Robert, évêque de Tripoli, n'est pas cité dans les *Familles d'outre-mer*. D'après les considérations qui précèdent, ce prélat doit prendre place entre l'évêque *Gaufrid* ou *Geoffroy*, cité à l'année 1211 par Albéric, et l'évêque Grégoire de Monte-Longo, lequel fut, en 1251, transféré de Tripoli au siège patriarcal d'Aquilée².

Ficoroni a fait graver sur la planche XIII de son ouvrage : *De plumbeis antiquis*, une bulle de l'évêque Aimery de Tripoli (cité en 1186), sur le revers de laquelle figurent le même type de la Vierge à l'enfant Jésus et la même légende : *Alma Dei Mater*.

N° 18. — *Sceau du vicaire général de l'évêché de Modon.*



Sceau ogival du XIII^e siècle, communiqué à M. Douet d'Arcq par M. Cartier; n° 11820 du Catalogue.

S · VICAR · GENALIS EPI MOTHONON · : *Sigillum vicarii generalis episcopi Mothonensis*. La Vierge debout, avec l'enfant Jésus, sous un dais gothique; à sa gauche, un personnage à genoux.

1. Continuat. de Guill. de Tyr, l. XXXI, c. x, p. 332.

2. *Familles d'outre-mer*, p. 812.

L'évêché latin de Modon, en Messénie, fut fondé immédiatement après la prise de possession de cette ville et de Coron par les Vénitiens, peut-être même déjà par Geoffroy de Villehardouin, au moment de l'occupation temporaire de ces deux places fortes par le conquérant de la Morée. Nous trouvons un chapitre à Modon dès 1206. L'année suivante, Innocent III¹ confirme à l'évêque Jean de Modon la possession des biens à lui octroyés, et ordonne en même temps que l'évêque touchera les deux tiers et le chapitre le tiers restant de tous les revenus. En 1212, nouveau bref pontifical² destiné à remédier au déplorable état de désordre dans lequel se trouve l'évêché, grâce aux empiétements des laïques, aux richesses accumulées par le doyen, à la vie licencieuse des chanoines, etc., etc.

2° SCEAUX ET BULLES DE PRINCES,
SEIGNEURS, GRANDS MAÎTRES DES ORDRES RELIGIEUX,
NOBLES ET BOURGEOIS.

N° 19. — *Jean, vicomte de Tripoli.*



Bulle de plomb.

..ANNIS · VICECOMITIS : TRIPOLI. Écusson portant un lion.

Revers : + CIVITAS · TRIPOLIS : Le donjon de Tripoli.
Cabinet des médailles.

1. Epp. IX, 244, 246.

2. Epp. XV, 55.

Cette belle bulle de plomb, qui a passé de la collection Cousinery au Cabinet des médailles, a déjà été publiée par cet auteur et aussi par Buchon¹, lequel s'est borné à la décrire succinctement sans donner aucun renseignement sur le personnage auquel elle appartenait.

Jean, vicomte de Tripoli après 1241, était fils aîné de Guillaume, également vicomte de Tripoli, et de Marguerite de Baphe ou Paphos, fille elle-même de Léonard de Baphe et de Marie Poncelet. Après la mort de son premier mari, Marie Poncelet se remaria avec Hugues de Giblest.

Le vicomte Jean épousa Eschive, fille de Jean de Farabel, seigneur du Puy; il en eut un fils qui fut tué à la porte de Tripoli en 1288, à l'attaque de cette ville par les Sarrasins, et deux filles, Marie, femme de Renaud Beduin, et Marguerite, mariée à Jean Beduin, fils du précédent. Les *Familles d'outre-mer* donnent les noms de quelques autres vicomtes de Tripoli qui figurent dans des actes du XII^e siècle : Raymond, qui paraît en 1132; Guillaume, qui paraît de 1145 à 1174; Gérard de Montolif, en 1181 et 1184; Raymond, en 1196; Bertrand, à la même date; enfin un second Guillaume, vicomte de Tripoli, figure dans deux actes de 1236 et de 1241, où il signe : *Guillelme le vesconte de Triple*, et ce doit être celui-là qui fut le père de notre vicomte Jean.

On sait que le vicomte d'une ville était nommé par le seigneur avec l'avis de ses prud'hommes². Celui de Tripoli était donc nommé par le comte de Tripoli d'après l'avis de ses conseillers. Parfois, et l'exemple que nous avons sous les yeux en est une preuve, cette charge devenait héréditaire dans une même famille. Les fonctions de vicomte, disent les *Familles d'outre-mer*, ne semblent point avoir été inamovibles.

Paoli³ a publié un autre sceau d'un vicomte de Tripoli nommé *Gérard*.

1. Buchon, *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles dans les provinces démembrées de l'empire grec, etc.* 1^{re} partie, Paris, 1840, pl. VII, fig. 4.

2. *Assises des bourgeois*, éd. Beugnot, t. II, c. IV, p. 21 et note c.

3. Tome I, pl. IV.

N° 19 bis. — *Thomas de Ham, connétable de Tripoli.*



Sceau rond et contre-sceau. Archives du Pas-de-Calais (comtes d'Artois).

+ S' CONESTA.....EL.....PLE. *Seel (du) conestable de la (cité ou comté) de Triple.* — Écu au lion couronné.

Contre-sceau : + S' GERARDI : DA HAN : Secretum Gerardii da Han. Intaille ovale représentant deux oiseaux affrontés et retournant la tête.

Ce sceau figure sous le n° 14, dans l'*Inventaire des Sceaux de l'Artois et de la Picardie*, publié l'année dernière par M. Demay, qui a bien voulu me communiquer une empreinte. Il est conservé aux Archives du Pas-de-Calais, appendu à une pièce en date de juillet 1228, par laquelle Thomas de Ham, *constabularius Tripolitanus*, vend à la reine Blanche tout ce qu'il possède dans la châtellenie de Lens et le comté d'Artois. Je n'ai pas vu la pièce, mais je puis m'en fier au témoignage si précis de mon savant confrère aux Antiquaires de France. Il faut donc admettre que le connétable Thomas se servait comme contre-sceau d'une intaille ayant appartenu à son père, Gérard de Ham, également connétable de Tripoli, puisque le nom de ce dernier s'y trouve seul gravé. En outre, cette pièce nous donne une date de plus pour fixer l'époque

à laquelle Thomas de Ham a succédé à son père Gérard dans la connétablie de Tripoli. En effet, d'après les *Familles d'outre-mer*¹, Gérard de Ham, qui était déjà connétable de Tripoli en 1198, est cité pour la dernière fois en 1217, et son fils Thomas, qui paraît lui avoir succédé, se trouvait jusqu'ici cité pour la première fois au 18 novembre 1241, dans un acte du patriarche d'Antioche. Nous savons maintenant que dès 1228 Thomas avait succédé dans sa charge à son père. Thomas de Ham fut fait prisonnier par les Kharismiens à la grande déroute de Gaza, le 18 octobre 1244².

On conserve aux Archives nationales un acte daté de Constantinople, du 4 septembre 1238, par lequel Anseau de Cayeux, baile de l'empire, le connétable Geoffroy de Méry, et d'autres seigneurs de Constantinople engagent la sainte couronne d'épines. A cette charte sont appendus les sceaux de ces hauts personnages de l'empire latin d'Orient; en voici la description :

N° 20. — Narjaud de Toucy.



Fragment de sceau rond. (Archives nationales. J, 165, n° 1. Catal. Douet d'Arcq, n° 11837.)

1. P. 658.

2. Continuat. de Guillaume de Tyr, l. XXXIII, c. LVII, p. 430.

Plus rien d'utile dans la légende, où l'on ne déchiffre que le mot DOMIN. Équestre, le bouclier aux armes : deux léopards ou lions passants.

Narjaud ou Narjot de Toucy, de la noble famille de ce nom, alliée à celle de Dampierre, fut un des principaux parmi les chevaliers latins qui s'établirent en Orient à la suite de la conquête de 1204. Il avait épousé la fille du primat grec Théodore Branas, un des plus considérables parmi les Grecs ralliés à la cause des envahisseurs étrangers ¹.

Dès 1219, lors de la nomination de Conon de Béthune aux fonctions d'administrateur provisoire de l'empire, Narjaud figure à ses côtés comme un des premiers seigneurs de la couronne. Lors du voyage en Europe de l'empereur Robert, qui mourut au retour en Achaïe en 1228, Narjaud de Toucy fut baile de l'empire. Il continua à exercer ses hautes fonctions après la mort de Robert, et durant la minorité de Baudouin II, s'efforçant de vivre en paix avec le terrible Théodore d'Épire, vainqueur du roi de Salonique. Il conclut avec lui, au nom des barons, une trêve d'un an, le 11 décembre 1228. Ce fut également lui qui conduisit les négociations destinées à faire de Jean de Brienne le défenseur suprême de Constantinople menacée. Il envoya dans ce but des ambassadeurs au pape Grégoire IX.

Plus tard, en 1238, après la mort de ce même Jean de Brienne et durant le voyage de Baudouin II en Europe, Narjaud de Toucy succéda, comme baile de l'empire, à Anseau de Cayeux. Sous la régence de ce dernier personnage, gendre

1. La femme de Branas n'était autre qu'Agnès de France, appelée Anna par les Grecs, sœur du roi Philippe II et veuve de deux empereurs d'Orient. Branas avait épousé l'ex-impératrice aussitôt après la prise de Constantinople et dès le mois d'août 1209, il avait été investi du riche fief d'Apros. En 1206, l'armée du Bulgare Joanisa ayant saccagé et ruiné Apros, Henri d'Angre donna à Branas Andrinople, qu'il venait de reprendre sur ces terribles barbares. Branas fut alors duc d'Andrinople sous la suzeraineté de Venise, à laquelle il payait tribu. Il fut presque le premier après l'empereur, presque l'égal du marquis Boniface, roi de Salonique; parfois même les chroniques et les documents contemporains le désignent sous le nom de « roi d'Andrinople ». Il tenait également Didymotichon à titre de fief de l'empire. Après sa mort, Andrinople fut donnée à Conon de Béthune.

de l'empereur de Nicée, les barons de l'empire, pour faire face aux effroyables dangers qui menaçaient les Latins de Constantinople, avaient engagé le plus précieux joyau du trésor, la *sainte couronne d'épines* ; elle devait d'abord être transportée à Venise, mais elle finit par être acquise par Louis IX. Dans la première convention avec Venise, à côté de la signature du baile, figurent celles de Narjaud de Toucy, du connétable Geoffroy de Méry, du maréchal Vilain d'Aunoy, de Gérard de Strœm, ex-duc de Philippopolis, de Milo Tirel, etc. Ce fut Narjaud de Toucy qui, comme baile de l'empire et successeur d'Anseau de Cayeux, termina avec le roi de France la négociation de la couronne d'épines. Des moines vinrent chercher la précieuse relique et la transportèrent processionnellement à Paris. L'empereur Baudouin II se trouvait précisément dans cette ville, occupé à mendier les secours des princes d'Occident en faveur de son trône croulant. Pendant son absence, qui se prolongea jusqu'en 1240, le baile Narjaud gouverna énergiquement au milieu des plus terribles circonstances, successivement attaqué par les Grecs de Nicée et par les barbares Comans que poussaient devant eux les Mongols. Veuf de la fille de Branas, « le roi d'Andrinople », Narjaud, dans l'intérêt des affaires publiques, et pour apaiser ces redoutables Comans, qui, après des ravages sans nom, paraissaient vouloir se fixer sur les rives de l'Hébro, ne rougit pas d'épouser la fille de leur chef suprême, Jonas. En 1239, une armée coalisée de Francs, de Bulgares et de « Scythes » (les Comans), alla attaquer en Thrace les troupes de Vatatzès de Nicée. Mais bientôt, abandonné par Asan, le roi des Bulgares, Narjaud dut se retirer et s'enfermer dans Constantinople jusqu'à l'arrivée de Baudouin.

Cet illustre personnage, un des derniers héros survivants des grandes guerres de la conquête, mourut en 1241. Son épouse barbare se retira dans un cloître. Le père de celle-ci, « le roi des Comans », Jonas, était mort, cette même année, à Constantinople, et, selon le rite barbare, on avait immolé sur son tumulus, élevé en dehors des murailles de la ville, huit de ses serviteurs et vingt-six de ses chevaux de

guerre. Narjaud n'eut point d'enfants de son épouse Comane; de sa première femme, il avait eu une fille qui épousa le célèbre Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, et trois fils, Narjaud, Philippe et Anseau, qui tous jouèrent un rôle prépondérant dans l'histoire des dernières années de la domination franque à Constantinople. Anseau, le dernier des trois, fait prisonnier par les Grecs avec le prince d'Achaïe à la grande déroute des bords du Drin, en automne 1258, fut accusé d'avoir trahi les siens et d'avoir favorisé le triomphe de Michel Paléologue.

N° 21. — *Godefroy ou Geoffroy de Méry, sire d'Ænos, connétable de l'empire d'Orient.*



Fragment de sceau rond. (Archives nationales. J, 155, n° 1. Catal. Douet d'Arcq, n° 11822.)

S'. G. DE M..... OM. CONES... *Sigillum Gaufridi de Meriaco Romanie Conestabularii.* Armorial : écu à la croix recercelée et au franc canton.

Même provenance que le sceau précédent.

Geoffroy de Méry figure parmi les principaux seigneurs de l'empire latin d'Orient, en 1219, au moment de l'élévation de Conon de Béthune aux fonctions de régent. Il était sire d'Ænos ou Enos en Thrace, de cette ville qui fut plus tard la seigneurie de la branche cadette des Gattilusio, princes de Mételin. En 1224, Méry possédait en outre les fiefs asiatiques de Charæ ou Charax, Dakibyza, Daskylion et Niketiaton. En 1238, nous voyons par son sceau qu'il était déjà connétable

de l'empire. Il s'intitulait encore : « *seigneur des pays asiatiques* », à cause de ses fiefs d'Asie Mineure. Ces dernières possessions latines d'Asie, derniers restes des duchés de Nicomédie et de Nicée, fondés par Baudouin I^{er} immédiatement après la conquête, furent enlevées en 1240 par les Grecs de Nicée au connétable de Méry. Seul, Daskylion demeura en sa possession. En 1241, Geoffroy de Méry rentra en France, dans le but, paraît-il, de recueillir l'héritage de son frère défunt. Son fils, Guillaume de Méry, demeuré ou retourné en Orient, épousa une fille du comte palatin de Zante, Matteo Orsini.

N° 22. — *Gérard de Strœm, duc de Philippopolis.*



Fragment de sceau rond. (Archives nationales. J, 155, n° 1. Catal. Douet d'Arcq, n° 11835.)

Plus rien d'utile dans la légende. Équestre ; le bouclier aux armes (trois besants).

Même provenance que les sceaux précédents.

Gérard de Strœm (de Struens, d'après M. Douet d'Arcq) figure, en 1219, parmi les principaux chevaliers de l'empire d'Orient, au moment de l'élévation de Conon de Béthune aux fonctions de régent, pendant l'absence de l'empereur Robert de Courtenai. Il était d'origine flamande, parent de Renier de Trit, et possédait en fief le duché de Philippopolis, sur lequel la république de Venise avait également des prétentions depuis la conquête de 1204. En 1229 même, Gérard de Strœm dut prêter serment à la république pour son duché : la posses-

sion lui en fut également confirmée plus tard, en 1231, à titre de fief de l'empire par l'empereur régent Jean de Brienne. En 1236, Philippopolis fut enlevée par le roi des Bulgares, Asan. En 1238, l'ex-duc Gérard vivait encore, puisque nous retrouvons sa signature et son sceau au bas de l'acte concernant la couronne d'épines.

N° 23. — *Milo Tirel, baron de l'empire latin d'Orient.*



Sceau rond. (Archives nationales. J, 155, n° 1. Catalogue Douet d'Arcq, n° 11836.)

+ S' : MILO · TIRELLI : *Sigillum Milonis Tirelli.* Armorial : écu chargé de sept besants, 3, 3, 1, sous un chef.

Même provenance que les sceaux précédents.

Je n'ai pas d'autres renseignements sur Milo Tirel, qui devait être, à l'époque de la régence de Narjaud de Toucy, un des principaux seigneurs de l'empire latin d'Orient, puisqu'il signe après celui-ci, avec le connétable et les autres grands dignitaires, l'acte concernant la cession de la couronne d'épines.

M. Douet d'Arcq publie, dans l'*Inventaire des sceaux des Archives nationales*, les sceaux d'une famille de Tyrel, de Picardie ; mais les armes sont différentes.

N° 24. — *Philippe de Toucy, baile de l'empire latin de Constantinople.*



Sceau rond. (Archives nationales. J, 441, n° 13. Catal. Douet d'Arcq, n° 11833.)

+ S' DNI PHILIP... ..CIACO : *Sigillum domini Philippi de Tociaco.* Équestre ; le bouclier aux armes (Voyez le contre-sceau).

Contre-sceau. + S DNI PHILIP : DE TOCIACO. Écu semé de fleurs de lis, au lambel de cinq pendants.

Ce sceau est appendu à une obligation de 500 livres, souscrite par Philippe de Toucy au roi Louis IX de France, au camp devant Césarée de Palestine, en juillet 1251.

Philippe de Toucy était le second fils du célèbre baile Narjaud de Toucy et de la fille de Branas, « le roi d'Andrinople ». Lors du second voyage que fit en Europe, de 1245 à 1248, l'empereur Baudouin II, pour implorer le secours des princes d'Occident, Philippe fut à son tour baile de l'empire et gouverna de concert avec l'impératrice Marie. Sous son administration, et grâce à un état de guerre incessant, la détresse du trésor devint telle qu'on fondit jusqu'au métal des toits des églises pour se créer du numéraire. En 1250.

l'empereur Baudouin, toujours en quête d'assistance, retourna en Occident et Philippe fut de nouveau baile en son absence. Puis ce fut son tour d'aller rejoindre le roi de France en Terre-Sainte, et nous le trouvons, en 1251, au camp royal devant Césarée. Il s'agit d'affaires d'argent; saint Louis est obligé de répondre pour Philippe d'une somme de 500 livres qu'il devait à un marchand de Valenciennes. Le bon roi retint Philippe à son service et à sa solde en Palestine, lui et ses chevaliers, un an durant.

N° 25. — *Milo de Galata.*



Sceau rond. (Archives nationales. J, 167, n° 2.)

+ S' : MILONIS DE GALATHAS : *Sigillum Milonis de Galathas.* Dans le champ : une aigle éployée, armes du sire de Galathas.

Ce sceau est appendu à un document du 15 novembre 1279.

Milo de Galathas ou de Galata, dont le nom rappelle le faubourg célèbre où il possédait sans doute des biens considérables, haut personnage de l'empire latin de Constantinople, suivit en exil l'empereur Baudouin détrôné. Il fut un des membres principaux de la petite cour de dix chevaliers qu'entretinrent en Occident l'empereur fugitif et son fils Philippe, et qui ne fut dissoute qu'à la mort de Baudouin, le 15 octobre 1273. Milo de Galathas signa en qualité de *chevalier de l'empereur* au fameux traité du 27 mai 1267, entre Charles d'Anjou et les Courtenai; traité qui fut ratifié par le roi Charles, le 7 juillet.

Philippe, fils et successeur de Baudouin II, empereur

titulaire de Constantinople, eut, dans les commencements, de graves difficultés d'intérêt avec le sire de Galathas qui avait administré les biens de son père et était fort en retard pour ses paiements. Dans le document du 15 novembre 1279, auquel est appendu le sceau dont je donne ici la gravure, Milo de Galathas présente à l'empereur titulaire Philippe un état général de tout ce qui lui était dû de ses terres de France et de Flandre. Philippe finit par se réconcilier avec l'ancien familier de son père, et Milo de Galathas resta avec Rinaldo de Villanova, chancelier de Romanie, le plus important de ses conseillers. Il résida presque continuellement à Naples auprès de son souverain.

N° 26. — *Hugues... de Lusignan, roi de Chypre.*



HVGO DEI GRA REX.CIPRI : Le roi assis de face, s'appuyant de la droite sur une longue croix, tenant de la gauche le globe crucigère.

Revers : CASTELLVM NICOSSIE : Le château de Nicosie.

Grande bulle de plomb conservée au Cabinet des médailles.

Cette belle bulle était déjà connue de Buchon qui en a donné un assez mauvais dessin dans la *Première partie* de ses *Recherches et matériaux* (*Éclaircissements historiques, généalogiques et numismatiques*, n° 1 de la planche VII); il l'a attri-

buée, sans nous dire pour quelle raison, au roi Hugues I^{er}. Malheureusement, depuis lors, cette bulle s'est considérablement détériorée et d'ici à peu de temps elle aura entièrement disparu. Je l'ai fait graver pour en conserver le souvenir lorsqu'elle sera devenue méconnaissable. Je rappelle que sur la même planche, Buchon a fait figurer deux autres bulles de plomb, l'une de la reine Alix de Chypre, l'autre d'un des deux Henri de Lusignan. Elles sont conservées aux Archives nationales, et j'ai cru inutile de les faire reproduire à nouveau. Paoli a également fait figurer au n° 47 de sa planche V, une bulle d'un des Hugues de Chypre, presque semblable à celle-ci, mais le dessin est si grossier qu'il est impossible de tenir compte d'une semblable reproduction.

Je donne encore ici les dessins des très-curieux sceaux de trois bourgeois ou résidents latins de Constantinople, un Toscan, Buon del Monte, Escot, marchand drapier, et un troisième, probablement aussi d'origine italienne, Arnaud de Niola. Ces sceaux sont appendus à une quittance délivrée par ces trois personnages, en date du mois de mai de l'année 1299. (Archives nationales. J, 570, n° 10. Catal. Douet d'Arcq, n° 11838, 11839, 11840.)

N° 27. — Sceau de Buon del Monte. — Triangulaire



S BVON D'L MONTE VG . . LII : *Seel Buon del Monte*
 [Ugetii d'après M. Douet d'Arcq, ou plutôt Ugelii ou Ugolii.]
 Armorial : écu barré de huit pièces.

N° 28. — *Sceau du drapier Escot. — Rond.*

+ S'. ESCOT :: DRAPIER.. *Seel Escot, drapier.* Armorial : écu chargé d'un croissant surmonté d'une étoile.

N° 29. — *Sceau d'Arnaud de Niola. — Rond.*

+ S' ARNAV DE NIOLA : *Seel Arnaut de Niola.* Armorial : écu à une fleur de lis accompagnée de deux étoiles en chef.

En décembre 1382, Étienne *da Monte* ou *del Monte* et son épouse *Orgenta*, peut-être de la même famille que le *Buon del Monte* ci-dessus désigné, abjurent, devant le synode réuni à Constantinople, les erreurs des Latins ¹.

1. *Acta patriarchatus C. P.*, Miklositch et Müller. Vienne, 1860. Act. CCCLIX.

N° 30. — *Geoffroy de Sergines, sénéchal, puis baile du royaume de Jérusalem, lieutenant du roi de France en Syrie.*



Sceau rond. (Archives nationales. J, 473, n° 25. Catal. Douet d'Arcq, n° 11806.)

S' GAVFRIDI. DE SERGINIS MILIT... *Sigillum Gaufridi de Serginis, militis.* Armorial : écu aux armes des Sergines, qui sont : une fasce, accompagnée en chef d'une vivre.

Ce sceau est appendu à des lettres datées d'Acre, le 28 juin 1267.

Geoffroy de Sergines a joué un rôle important dans l'histoire des Francs de Syrie. « Lorsque le roi Louis IX, dit M. de Mas Latrie, se décida, au mois d'avril 1254, après plus de cinq ans de séjour en Orient, à revenir en France, Geoffroy de Sergines, autrefois vassal des sires de Châtillon, appelé par le roi à son service dès son départ de France, parvenu, par un rare mérite, au poste de sénéchal du royaume de Jérusalem, resta en Syrie comme lieutenant particulier du roi de France. C'était un des chevaliers les plus appréciés du roi et l'un de ses conseillers habituels. Il s'était trouvé seul auprès de saint Louis lors de sa capture à Mansourah. » Et le roi me conta, dit Joinville, que monseigneur Geoffroy tournait autour de lui pour éloigner les Sarrasins avec son épée, comme le bon varlet écarte les mouches du hanap de

son seigneur. » Le roi, à son départ, lui laissa un corps de cent chevaliers et cent hommes à pied qui devaient rester à sa solde. « Ces troupes étaient entièrement indépendantes du baile qui gouvernait le royaume au nom de la cour des liges, jusqu'à ce qu'on eut donné la saisine de la régence du royaume à la reine Plaisance, déjà régente de Chypre, au nom de son fils. » Ceci se fit en 1258. A la fin de la même année mourut Jean d'Ibelin, seigneur d'Arsur et baile du royaume de Jérusalem. La reine Plaisance, venue à Acre au mois de mai suivant, désigna Geoffroy de Sergines pour occuper sa place. « Le nouveau baile, dit encore M. de Mas Latrie, réunit ainsi la lieutenance royale à l'office de sénéchal du royaume et au commandement spécial des hommes d'armes français. Cette concentration de pouvoir convenait à la situation du pays et fut utile au rétablissement de la sécurité publique. A la faveur des guerres des deux dernières années, les habitants des villes et de la campagne s'étaient laissés aller à l'indiscipline; les routes s'étaient couvertes de bandits. Geoffroy de Sergines rétablit l'autorité des lois et l'ordre général. Il laissa en Palestine le souvenir d'un inexorable justicier. Il fut sévère pour tous, et sut ne point ménager les grands coupables. Un chevalier ayant tué l'évêque de Famagouste, à Saint-Jean d'Acre, le baile vint lui-même avec des hommes d'armes s'emparer du meurtrier, dans la rue des Pisans, où il s'était réfugié, et le fit pendre sans miséricorde, malgré les privilèges de son rang, malgré les réclamations des Pisans, et nonobstant l'usage, si puissant encore, qui autorisait l'homicide, surtout s'il était noble, à racheter son crime par une composition pécuniaire. »

« Lorsqu'en avril 1265, le terrible Beïbars, après avoir saccagé Nazareth, vint subitement attaquer Saint-Jean d'Acre, le baile Geoffroy de Sergines fut grièvement blessé à l'assaut de cette place. Beïbars se retira peu après, sans qu'on ait jamais bien su les vrais motifs de son brusque départ ni de sa soudaine agression. »

« Cependant l'autorité de Sergines était méconnue, grâce à l'influence de plus en plus prépondérante de Venise, dont le

baile était la plupart du temps le maître véritable de Saint-Jean d'Acre. Le prince Henri d'Antioche, père du nouveau régent de Chypre, Hugues d'Antioche, espérant redonner de la sorte quelque prestige au bailat du royaume de Jérusalem, se résolut en conséquence à revendiquer pour lui-même l'investiture de ces fonctions au nom de sa femme, la princesse Isabelle de Lusignan, dont les droits étaient incontestables. »

« La haute cour reconnut les droits des princes à la régence de Jérusalem, et Geoffroy de Sergines, secondant tout ce qui paraissait avantageux au bien commun, se démit du pouvoir qu'il exerçait depuis 1259, par délégation de la reine Plaisance d'Antioche, morte en 1261. » Le prince Henri n'était, comme avant lui Geoffroy, que baile par délégation du royaume de Jérusalem; aussi, à la mort de sa femme Isabelle de Lusignan, ce fut leur fils Hugues d'Antioche, déjà baile du royaume de Chypre, qui se trouva naturellement appelé à ce poste. On sait que la compétition obstinée de Hugues de Brienne, son cousin, retarda quelque temps la proclamation du nouveau régent. Le différend qui s'éleva entre eux est rapporté tout au long dans les *Assises*. « Lorsque les liges réunis en cour plénière eurent enfin donné pleinement gain de cause à Hugues d'Antioche, Geoffroy de Sergines, dit M. de Mas Latrie, s'avança le premier aux pieds du régent et lui prêta hommage à genoux, sans manteau, sans armes et sans éperon, les mains nues et réunies dans les mains du baile. Hugues, en le relevant, suivant l'usage, lui donna sur la bouche le baiser, signe de l'union et de la foi, que le seigneur doit à l'homme, comme l'homme à son seigneur. Après lui, les liges et les autres personnages prêtèrent le serment à leur tour. »

Pendant plusieurs années encore, Geoffroy de Sergines continua, à la tête de son petit corps de chevaliers français, à défendre vaillamment les malheureux restes des principautés chrétiennes de Syrie contre les attaques toujours plus pressantes de Beïbars. Il vit tomber Jaffa, Antioche, aux mains de l'ennemi, et mourut le 11 avril 1269. Il semble qu'après s'être démis de ses fonctions de baile, il ait conservé celles de séné-

chal du royaume, car s'il figure avec les deux titres dans un acte de Raoul de Baruth, seigneur de la Blanchegarde, du 3 mars 1265¹, il ne paraît plus qu'avec la seule qualité de sénéchal dans ses lettres datées d'Acre, le 28 juin 1267, et adressées à Thibaut V de Champagne. C'est à ces lettres, publiées par Du Cange dans ses *Observations sur Joinville*, conservées aux Archives, qu'est appendu le sceau gravé ci-dessus. Dans l'accord signé à Acre, le 9 octobre 1258, entre les maîtres du Temple, de l'Hôpital et de l'ordre Teutonique², Geoffroy de Sergines, qui n'était pas encore investi des fonctions de baile, signe en qualité de témoin : *Gau r dus de Sarginis, senescalcus regni Jerosolimitani*.

Dans un acte du 19 décembre 1262, signé à Acre, et réglant un différend entre les Templiers et les Hospitaliers³, Geoffroy de Sergines figure sous le nom de *Gefrei de Gergines, seneschau et bail dou reyaume de Jérusalem*.

Paoli a déjà publié⁴ le sceau de Geoffroy de Sergines, mais le dessin est si grossier qu'on ne peut en tenir compte.

N° 31. — Jean du Morf, maréchal de Chypre.



Fragment de sceau rond. (Archives nationales. J, 621, n° 64. Catal. Douet d'Arcq, n° 11807.)

+ S' IEHAN DV · ORF CHE. *Seel Jehan du Morf, cheva-*

1. *Cod. diplomat.*, t. I, n° 144, p. 18.

2. *Tabulæ ordinis Theutonici*, p. 106.

3. *Tabulæ*, p. 114.

4. Pl. VII, 70.

lier. Équestre, aux armes des du Morf (voyez le contre-sceau) avec la lance. Dans le champ, des arbres.

Contre-sceau. + S : IOH. E CHIPR. Écu à un lion sur champ burelé, dans un encadrement où il reste les lettres A et M.

Les du Morf descendaient de Laurent du Plessis (de la même famille d'où sortirent plus tard les ducs de Richelieu), qui vint en Chypre avec Guy de Lusignan. Laurent fut fait sire de Loriaki, puis de Maréthasse, et armé chevalier à Morpho, « à cause de quoy, dit Du Cange, luy et ses successeurs prirent le surnom de Morf ». La seigneurie de Morpho était située dans la région nord-ouest de l'île de Chypre. « C'était un gros bourg de la plaine, célèbre, dit M. de MasLatrie, par les reliques et les panégyries de Saint-Mama. Les Français l'appelaient le Morf. Laurent du Plessis prit ce nouveau nom et le transmit à ses descendants, qui le gardèrent, bien que la terre même de Morpho ait presque toujours appartenu au domaine royal. »

Jean du Morf, maréchal de Chypre, comte titulaire d'Édesse ou Rohas, figure, dès le 16 août 1360, avec tous ces titres, en qualité de témoin d'une confirmation de privilèges en faveur des Vénitiens. En 1361, il est ambassadeur du roi Pierre I^{er} auprès du doge; en 1362 ou 1363, il est accrédité par le même souverain auprès du pape Innocent VI. Plus tard encore, le même Pierre I^{er} lui confia le bailat du royaume pendant son long voyage en Occident. Jean du Morf profita de l'absence du souverain pour nouer avec la reine Éléonore de coupables intrigues. Après la mort violente de Pierre I^{er}, il fut un un de ceux qui élurent, en 1369, Jean de Lusignan, prince d'Antioche, comme baile de Chypre, durant la minorité de Pierre II. L'année suivante, Jean du Morf commanda six vaisseaux de guerre contre les Turcs. Lors du massacre des Génois dans Nicosie, à la suite du couronnement de Pierre II, il contribua plus que pas un à arrêter la prolongation de ce fatal désordre. Il mourut subitement en 1379, peut-être empoisonné. Trois de ses filles épousèrent des princes de la famille royale.

La seigneurie du Morf ou de Morpho était une des plus importantes de l'île, et divers autres membres de cette famille jouèrent un rôle considérable dans l'histoire du royaume. Vers 1433, le titre de Morpho, auquel, depuis le maréchal Jean, était attaché le titre plus brillant de comte d'Edesse ou Rohas (Roha, Rochas, Rohès, ou encore Roca ou Roucas, grâce à la prononciation orientale), passa dans la famille des Grinier.

N° 32. — *Geoffroy de Donion (ou du Donjon), grand maître de l'Hôpital (1192-1194).*



Bulle de plomb. (Archives nationales. M, 2. Catal. Douet d'Arcq, n° 9880.)

+ GAVFRIDVS CVSTOS : *Gaufridus Custos*. Le grand maître agenouillé devant la croix à double traverse accostée de l'oméga et de l'alpha.

Revers. + HOSPITALIS IHERVSALEM. Sous le toit du Saint-Sépulcre, le Christ au tombeau; au-dessus de lui, une lampe; à sa tête, une croix; à ses pieds un encensoir¹.

Cette bulle est appendue à une charte du 11 janvier 1193, par laquelle *Gaufredus de Donjon, miseratione divina sancte domus Hospitalis Christi pauperum magister*, confirme à l'évêque de Valenie près Margat (et non de Wladislaw, comme le dit par erreur M. Douet d'Arcq), toutes les dîmes du territoire de Margat.

1. Je n'ai pas fait graver le type du revers.

Je rappelle que sur les bulles et sceaux de l'Ordre, jusqu'à ceux de Guarin de Montaigu inclusivement, les grands maîtres prennent le seul titre de *custos*. Ce n'est qu'à partir de *Guérin*, second successeur de Guarin de Montaigu, qu'on voit paraître constamment sur les bulles magistrales, à côté du prénom et du titre de *custos*, la qualification de *frater*.

N° 33. — *Foulques de Villaret, grand maître de l'Hôpital*
(1305-1319).



Bulle de plomb. (Archives nationales. I, 368, n° 5. Catal. Douet d'Arcq, n° 9883.)

Cette bulle de plomb est appendue à une lettre datée de Marseille du 28 novembre, sans indication d'année, adressée à Philippe le Bel, et par laquelle Foulques de Villaret prie le prince de prendre sous sa sauvegarde le temporel de l'évêque de Rodez, envoyé par le pape comme légat en Terre-Sainte.

+ : FRATER : FULCO : CUSTOS : Le grand maître agenouillé devant la croix à double traverse horizontale, placée entre les lettres A et W ; sous la croix, le crâne d'Adam.

Revers. + : HOSPITALIS : IHERVSALEM : Le Christ au tombeau sous le toit gothique du Saint-Sépulcre ; au-dessus de lui une lampe ; à son chevet, une croix partée ; à ses pieds, un encensoir.

Paoli n'a publié ni bulle ni sceau du célèbre conquérant de Rhodes.

